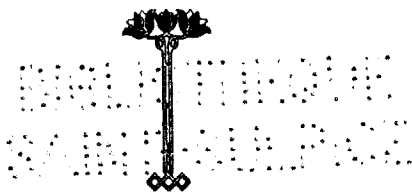


le docteur J. G. PARADIS

Feuilles

de Journal

Souvenirs d'un médecin de campagne



1923

Imp. ERNEST TREMBLAY
QUÉBEC

A l'honorable

L. A. David

Secrétaire de la province,

Protecteur des Lettres canadiennes,

je dédie ce livre

le docteur J. G. Paradis

Mai 1923



AU LECTEUR

Ces feuilles de journal sont supposées avoir été écrites dans le cours des premiers mois de ma vie de jeune médecin, 1885-86. Le lecteur est donc prié de se reporter trente-sept années en arrière pour apprécier certains faits qui sembleraient étranges aujourd'hui.

L'AUTEUR



Feuilles de Journal

Chère maman, je suis entré dans le village au son de l'Angelus de midi; le son de la cloche était grave et joli. Je me réjouis de cette coïncidence: la voix d'airain qui s'élevait sur les cîmes, qui se distribuait joyeuse dans les alentours, ne me souhaitait-elle pas la bienvenue, n^eme disait-elle pas un peu, bonjour docteur !

Dans la rue, pas une âme; ce qui fait que mon arrivée a manqué tout à-fait de solennité. Faut d'acclamations, il y avait du soleil et du bon, pas de bruit, mais, dans le silence singulier, des brises bruissaient à travers les feuilles, glissaient sur mon front en fraîches caresses, puis s'insinuaient dans l'entrebaillement des fenêtres.

A l'abri des grands érables, là, en face du couvent se dresse, antique et élégante encore, la maison de madame Dubois avec, sur le seuil, mon hôtesse les mains tendues et le sourire accueillant.

Tout ici respire la propreté, le confort et la paix.

Combien je te remercie, chère maman, pour ce choix heureux du home où je passerai probablement plusieurs années de mon existence. Tout est en ordre, Dénise a bien disposé toutes les choses selon mes goûts.

J'ai fait le tour de mes appartements; ici, la salle d'attente, à côté, le bureau de consultation et, au fond, la grande chambre qui me servira de salle à manger, de bibliothèque et de boudoir. Cette pièce donne sur le jardin qui est très beau. Une allée, aboutissant à une tonnelle couverte de rosiers sauvages, ~~la~~ divise en deux: à droite, des fruits et des légumes, à gauche, des fleurs. C'est enchanteur, n'est-ce pas ? Et c'est à toi que je dois cette inestimable trouvaille ! Cette pensée me rendra mon séjour ici doublement attrayant. Il est bien vrai que l'atmosphère particulière d'une habitation, ses aspects divers, ses alentours, en font un ensemble prestigieux qui nous enveloppe, nous pénètre et nous fait une âme morose ou sereine selon que l'âme de ces choses est elle-même sereine ou morose. — Quand je suis rentré chez moi, le diner était prêt. Une nappe, et des serviettes de toile blanche du pays, une vaisselle antique aux grands dessins japonais,

un potage de légumes au fumet appétissant, une poule-au-pot délicieuse, des fruits de la saison, du beurre, du lait, de la crème fraîche et quel bon pain doré !

Je suis servi par une petite bonne-femme à la frimousse jolie et espiègle. C'est la petite-fille de Mde Dubois. Sa mère, veuve, demeure aux Etats-Unis. C'est cette enfant qui recevra les clients, tiendra en ordre mes chambres et me servira la soupe et les potins.

Après le diner je suis sorti faire le tour du village. C'est propre et coquet. Les résidences, anciennes, bien entretenues, bien conservées, lui donnent un cachet de respectabilité tout-à-fait séduisant. Chaque maison est entourée d'une clôture blanche et ornée d'un joli parterre où l'on cultive des fleurs, et en arrière, se trouvent le jardin potager. Les beaux arbres qui entourent la maison sont entretenus avec soin, de même que les pelouses et les jardins.

L'église, de construction récente, est plutôt banale, mais elle est agréablement située au fond d'un carré bordé d'arbres.

Le cimetière est à quelques centaines de pieds de l'église, au nord-est ; les grands pins, les bouleaux et les peupliers qui l'entourent en font un lieu de recueillement animé seulement par

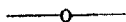
le chant d'innombrables oiseaux. Cette musique menue et si gracieuse, le demi-jour qui l'éclaire, la tranquillité qui y règne, lui communiquent une vie toute apaisée, presque souriante.

Comme le son des cloches d'église, le chant des oiseaux est tantôt gai, tantôt triste, selon les lieux et les circonstances.

Le couvent est tout près du cimetière; il en est séparé par un mur de pierre et une épaisse rangée de cyprès. C'est une maison presque séculaire, ayant encore bonne mine sous les vertes frondaisons qui la couvrent. Une avenue bordée d'acacias et de lauriers jette un rayon clair sur la façade du vieil édifice. Avec sa toiture grise, son large portique, ses vérandas, ses fenêtres françaises, le couvent ressemble à un vieux manoir seigneurial.

Une vie intense anime la maison et les préaux, une centaine de fillettes et jeunes filles y habitent. Un murmure confus s'échappe des différentes pièces, traverse les jardins embroussaillés et arrive à la rue en vagues croissantes et décroissantes. C'est la gamme de tous les bruits, de tous les sons et cela dure des heures, jusqu'à ce qu'un coup de cloche vienne tout interrompre.

Comme j'entrais de ma promenade. Mr le notaire Lepine, mon voisin, est venu me presser la main et me souhaiter la bienvenue et, pendant que nous causions, Mr l'abbé X..... aumônier du couvent a bien voulu, lui aussi, me dire un affectueux bonjour.



Je suis entré au bureau de la poste et j'ai loué un casier No. 97. La receveuse me présenta à quelques personnes avec lesquelles je causai un instant. On connaissait l'arrivée du nouveau docteur. Un évènement de cette importance dans un village de campagne cause un sentiment de curiosité qui parfois va jusqu'à l'émoi.

Le médecin, le vrai médecin, le bon docteur comme on l'appelle chez nos paysans, joue un si grand rôle dans la vie de ces braves gens; il se mêle si intimement à leur existence qu'il n'est pas étonnant qu'il en soit ainsi. Le curé, le docteur et le notaire sont considérés comme des êtres d'exception, au-dessus des autres; c'est à ces personnes que l'on se donne en toute sécurité, que l'on confie ses peines, ses craintes, ses biens, sa vie.

Cette trinité bienfaisante vient-elle à se briser par la disparition de l'un de ses membres, il y a dans la paroisse, dans les familles, de

l'inquiétude, du deuil : ce malaise se dissipe sitôt que le membre disparu est remplacé. J'ai subi un assaut de compliments et de bons souhaits. Il y avait là des gens d'un peu partout : dans une heure toute la paroisse sera donc informée de l'arrivée du docteur nouveau.

En entrant, j'ai trouvé sur ma table une corbeille de fruits et une gerbe de fleurs — "C'est Mère Supérieure qui vous envoie cela" s'empresse de me dire Friponne en me présentant une carte de visite."

On ne peut pas être plus aimable. Mde Dubois m'annonce que deux dames se sont présentées pour une consultation et que le postillon avait pour moi un message de Mr le Curé de St-Lazare. Mr l'abbé Gauthier me prie de passer au presbytère à mon prochain voyage dans sa paroisse.

— Chère maman, c'est pour répondre à ton instante prière que je consigne ici tous ces détails. Tu désires connaître, afin de la vivre avec moi par la pensée, cette vie nouvelle que je commence. Cette vie, je la commence avec confiance et enthousiasme. Je sais bien qu'il y aura des contrariétés, des fatigues, des chagrins, c'est inévitable. Tu m'as fait une âme assez forte, tu as placé mon coeur assez haut que je peux voir venir les orages avec calme

et résolution. Que ta pensée inquiète se rassure donc.

A la fin de cette journée qui marque une date très intéressante de ma vie, j'éprouve, au fond de mon être, une sensation bienfaisante de sécurité et de paix ; je remercie la providence qui m'a inspiré de venir ici.

Je termine cette longue lettre dans ma chambre à coucher, vaste et confortable pièce située au-dessus du boudoir. Une large baie-fenêtre donne sur une galerie, en face des jardins du voisin.

La fraîcheur apaisante de cette soirée de septembre pénètre chez moi et tempère un peu la mélancolie que, de là-haut, la lune verse sur mon âme et je songe que, à la maison, chez nous, avec papa, avec Denise, avec grand'mère, vous parlez de l'absent que vous aimez tant.

La rue est devenue silencieuse, les pas sur le trottoir se font plus rares, j'entends ici et là des portes qui se ferment pour la nuit. Je vais faire ma prière devant la petite image de la Sainte-Famille que tu m'as donnée et j'irai dormir. — Je vous chéris.

Je vous embrasse,

Bonsoir !

Vendredi, 17 sept. 18...

Ce matin à trois heures, Friponne a frappé à ma porte, timidement, comme quelqu'un qui craint d'être entendu :

—C'est un monsieur qui vient pour vous, dit-elle.

En un instant je fus debout et prêt à partir.

—Hâtons-nous docteur, c'est pour une maladie attendue et ça presse.

Mon sac de voyage, préparé d'avance, est là sous ma main; j'y glisse furtivement mon *Pinard* et je saute en voiture.

Oh! mon premier voyage, mon premier cas !

Mes dernières cliniques obstétricales passent devant mes yeux, les leçons du bon docteur Vallée sont fidèlement fixées dans ma mémoire et j'aurai peut-être le temps, là-bas, de consulter *Pinard*.

—Est-ce loin? hasardai-je.

—A quatre milles.

—Puis un peu plus tard: Est-ce le premier?

—Non c'est le second et ça été dur pour le premier.

—On a bien confiance en vous docteur, mais vous comprenez, la femme est habituée à l'autre et, un nouveau, un jeune, c'est toujours gênant.

Il faudra donc y aller doucement et l'encourager.

—Je comprends parfaitement, mon ami, lui dis-je. J'ai hâte de la voir pour la rassurer et gagner sa confiance. Je vous assure que tout marchera bien.

Quel âge a votre premier ?

—Deux ans, aujourd'hui, jour pour jour.

Nous courons dans la nuit; le petit cheval file comme un trait. Les roues de la voiture frappent les cailloux de la route avec un bruit multiplié par l'obscurité et le silence qui nous enveloppent. Une brume fraîche me pénètre et m'engourdit; j'ai le coeur un peu serré par l'émotion.

Mon premier cas !

J'entrevois toute une série d'accidents et je suis seul, seul en face de cette grande responsabilité.

J'ai repris ma bonne contenance lorsque, brusquement, la voiture s'arrête en face d'une blanche maisonnette; une vieille dame, une lanterne à la main nous ouvre la porte.

—Entrez docteur, vous êtes le nouveau ? Chauffez-vous un instant au poêle. La petite mère est bien un peu craintive mais elle a hâte de vous voir.

Instinctivement ma main sort de sa cachette mon auteur favori et je pénètre dans la chambre.

Une heure ne s'était pas écoulée que je déposais entre les bras de la mère réjouie un bébé mignon, dodu, plein de vie et de santé. Tout s'était passé de la façon la plus normale, la plus classique.

Je sortis respirer l'air frais.

L'aube naissait à l'orient et les premiers rayons de la lumière matinale blanchissait l'horizon comme une immense mer d'argent ; la nature renaissant après le lourd sommeil de la nuit ~~et~~ se hâtait pour saluer l'avènement d'un tout petit enfant que le bon Dieu déposait sur la terre.

La grandeur du spectacle, la sublimité de l'acte qui venait de s'accomplir, les émotions par lesquelles je venais de passer, laisseront dans mon esprit un souvenir à jamais ineffaçable. — Je causai avec les voisins et le mari heureux. Mr Joseph Godbout qui me présenta à Mde Dion, la mère de la jeune femme. C'est un cultivateur intelligent qui aime sa profession d'habitant, qui travaille toute la grosse journée pour sa femme et les petits qui s'en viennent. Il est propriétaire d'une ferme de 80 arpents dont 60 en plein rapport et le reste

en forêt. Ses bâtiments en bon état contiennent une belle récolte, ses animaux sont de bonne race et en ordre. Sa maison est confortable, propre et bien meublée. On sent que, à l'esprit d'activité qui anime le jeune habitant, se joint l'esprit d'ordre si nécessaire dans une famille bien organisée.

—Serez-vous bien chérant? me dit tout-à-coup Mde Dion, intéressée comme une véritable belle-mère.

—Comme l'ancien je suppose, répondis-je.

—Vous n'avez pas été longtemps, lança une claire petite voix venant de la chambre de la malade.

—C'est bon, c'est bon, dit le mari et tant mieux si tout a marché si rondement.

Et il déposa sur la table quatre beaux écus neufs.

—Je conserverai ces pièces en souvenir de mon premier cas.

—o—

De tout mon coeur j'embrassai le bébé et la mère qui m'avait fait si facile la tâche redoutée, et je saluai tout le monde pour prendre congé.

Ces braves gens, belle-mère et voisins m'escortèrent jusqu'à la voiture remise sous le

hangar. Je considérai cette démarche comme un témoignage de grande déférence à mon égard.

Au moment de tourner bride Mr. Godbout déposa dans la voiture un sac de belles patates nouvelles à l'intention de Mde Dubois, et pour vous, dit-il aimablement, j'ajoute ce petit cochon de lait fraîchement saigné; il y en a un autre pour le compérage.

Puis, ding! ding! font les roues roulant sur les cailloux de la route du troisième, comme nous trottons dans le matin. Du haut de la côte du second, à sa croisée avec le chemin du Roi, nous distinguons le village plus bas, encore endormi sous ses beaux arbres remplis d'ombre. Des filets de blanche fumée se détachent au dessus des toits et se dispersent dans la nue colorée par les premiers feux du matin. Il est tantôt six heures; des volets battent comme des ailes et, ici et là, une tête matinale se risque dans une embrasure; la rue s'anime, des vieilles femmes se dirigent vers l'église, leur livre de prières à la main. C'est la bonne petite vie villageoise qui recommence.

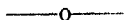
Mde Dubois m'attendait; dans la cheminée du boudoir un feu de cyprès odorant pétillait en joyeuses fusées, tandis que les vapeurs parfu-

mées d'une tasse de bon café voltigent délicieusement dans la chambre.

— Vous devez être transi, docteur, buvez cette tasse chaude et couchez-vous auprès du feu sur le grand canapé, faites un bon somme et, tout-à-l'heure, Friponne ira aux oeufs et au lait frais pour votre déjeuner.

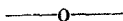
Les pas ouatés de ma bonne Mde Dubois glissèrent discrètement et, à l'abri des stores laissés, je glissai sous l'édredon.

but



Ce matin j'ai mis en ordre mon officine et ma bibliothèque, j'ai suspendu aux murs mes diplômes, des photographies et quelques gravures aimées. Tout est bien à sa place à présent et les patients peuvent venir. J'ai mis le piano au fond de la grande pièce, dans une bonne lumière et je me propose de passer là d'agréables moments avec ma musique et mes livres. Après les fatigues de la profession, les voyages pénibles, les inquiétudes en présence de maladies sérieuses, je trouverai dans le calme et la douceur de cette chambre, une atmosphère apaisante et reconfortante. J'espère bien aussi rencontrer, quelque part autour de moi, cette chose précieuse autant qu'elle est rare, un ami et quelques bons

camarades qui viendront occuper ces fauteuils près du feu, durant les longues soirées de l'automne qui arrive.



—“Le docteur est-il chez lui ?” interroge quelqu'un en s'adressant à Mde Dubois.

Je m'empressai de répondre à un beau grand jeune homme encore dans la voiture.

—C'est pour mon grand'père, docteur, pouvez-vous venir ?

—Tout de suite, mon ami. Pouvez-vous me donner quelques informations ? Est-ce une indisposition subite, est-il bien âgé, est-il bien souffrant ?

—Ça l'a pris brusquement ; il est âgé de quatre-vingts ans, il a toujours vaqué un peu jusqu'à ces jours-ci. L'autre nuit, le vent a poussé sa fenêtre et il a pris du froid pendant son sommeil. Il ne peut rester couché et il semble souffrir beaucoup.

—Demeurez-vous loin d'ici ?

—Non à trois milles ; à la Montagne.

Il est deux heures de l'après-midi et nous franchissons à bonne allure la partie ouest du premier rang. La route est bordée de splendides fermes bien bâties, les habitants, au champ, se hâtent à la récolte et ne jettent qu'un

coup d'oeil rapide de notre côté. Le ciel est à l'orage, l'atmosphère est lourde, aucun souffle ne glisse dans l'air : c'est une fâcheuse complication qui se présente si mon malade est pris de la poitrine.

—Un instant plus tard je suis en présence d'un grand vieillard incliné sur une masse d'oreillers ; sa respiration est pénible, râlante ; sa face est couverte de sueurs visqueuses, froides ; son oeil est terne et d'une fixité d'agonie.

—Il n'y a pas de temps à perdre, dis-je, le prêtre est-il venu ?

—Non !

—Alors que l'on courre le chercher.

Après un soigneux examen, je constate qu'une grosse bronchite capillaire allait bientôt terrasser ce robuste paysan.

—C'est fini ? interrogent anxieusement les regards navrés de ses trois enfants.

—Je répondis par quelques courtes paroles de sympathie, pendant que j'appliquais des ventouses et que je faisais une piqure pour soutenir le coeur qui n'en pouvait plus.

Les yeux fixés sur la route du côté de l'église, on guette la venue du prêtre. Un silence poignant plane dans la maison, silence troublé par le souffle rauque du vieillard et les sanglots étouffés des enfants. Enfin le son de la cloche,

qui tinte là-bas vers le village, nous annonce que le prêtre s'en vient vite et qu'il apporte le bon Dieu

—Courage, père, dit la fille aînée ; dans un instant Mr le curé sera ici avec la communion ; ses prières et les bons soins du docteur vous soulageront.

Lentement, le malade tourne vers moi sa tête lourde, comme pour une supplication. Je compris ce suprême appel et comme j'essuyais son front déjà glacé, je pressai cette main sur le point de se fermer éternellement.

A l'annonce de la sublime visite, les voisins quittent leur besogne champêtre et s'empres-sent vers la maison du malade pour faire honneur au St-Sacrement.

Sous l'influence du traitement, le père Lapointe éprouva un soulagement manifeste : la respiration se fit plus facile, les battements du cœur devinrent plus fermes, plus réguliers. Sa connaissance s'anima de quelques lueurs et il entendit avec une expression de confiance et de bonheur indiscibles, le son de la cloche annonçant le Viatique tout proche et le prêtre de Dieu bénissant sa maison.

Prosternés dans une muette adoration, les assistants forment une double haie sur le pas-

sage du prêtre et attendent, recueillis, qu'on les invite à entrer. Dans le silence et le mystère, le prêtre va recevoir la dernière confession du chrétien qui va mourir.

On respecte infiniment, chez nous, cette suprême entrevue entre le ministre auguste qui, de par Dieu, a le pouvoir de pardonner à celui qui s'en va à jamais.

Enfin la porte s'ouvre toute grande et les amis pénètrent dans la maison endeuillée. La flamme des cierges éclaire une scène d'une indicible grandeur : les mains levées portant l'Hos-tie sainte, le prêtre adjure le Dieu des mourants et l'en entend tomber de sa bouche ces paroles sublimes :

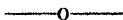
—“Que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde votre âme dans la vie éternelle”. Les assistants répondent : “ainsi soit-il”, et le Viatique est déposé pieusement sur les lèvres du moribond.

A cet instant les traits du vieillard se transfigurent, s'illuminent ; un rayon de douceur et de paix descend sur lui et sur les assistants, un souffle divin erre par la chambre, tempère la crainte et atténue les angoisses causées par la mort toute prochaine.

L'orage monte rapidement de la plaine vers la montagne, le vent soulève en flots gris la poussière de la route et secoue la tête des vieux peupliers qui se plaignent; des monceaux de feuilles et de débris obscurcissent la lueur pâle de cette fin de journée; la pluie claque sur les vitres, le tonnerre roule et éclate comme une gigantesque artillerie, les nuages se traînent et crèvent sur les toits qui ruissellent.

Dans la maison bien close on entend toujours le râle angoissant qui secoue la poitrine du pauvre malade et la prière du prêtre, qui monte, suppliante, toute-puissante vers Celui qui, avant que le soleil disparaisse à l'horizon, au voyageur épuisé de sa course, ouvrira les portes du royaume de la paix et du repos éternel.

Une heure plus tard, tout rentrait dans l'ordre, une brise plus clémentine s'élevait de la terre purifiée et tout embaumante, les arbres resplendissaient sous des myriades de gouttelettes, des flocons légers voltigeaient à la hâte vers les dernières caresses du soleil incliné vers sa couche.



C'est un bon voisin des Lapointe qui me ramène chez moi, monsieur Joseph Arsenault.

Les travailleurs qui, il y a un instant, faisaient escorte au bon Dieu, rentrent paisible-

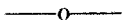
ment chez eux, tandis que les jeunesses poussent les vaches vers l'étable pour la traite du soir.

Mr Arsenault me fait en quelques mots l'histoire de la famille des Lapointe.

—Il y a, à la maison, trois enfants et cinq petits enfants. La grand'mère est partie l'année dernière après une courte maladie; depuis la séparation, le vieux s'est laissé aller petit à petit, et, malgré les soins toujours empressés de ses enfants, il part lui aussi, attiré irrésistiblement sous les ombrages du vieux cimetière, auprès de la douce compagne qui l'attend.

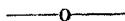
Ces Lapointe, l'une des plus anciennes, des plus respectables familles de la paroisse, sont cités pour leur honnêteté, leur esprit de travail et leur illassable charité.

Sur la route, les habitants s'empressent vers nous et s'informent de l'ancien avec des mots de sympathie et des réflexions louangeuses.



Il fait bon se promener dans la campagne après un orage, à cette heure si captivante où le jour va finir; les parfums qui montent, des champs fraîchement fauchés, sont plus fins, la lumière qui s'éteint est plus douce, les derniers rayons du soleil qui frôlent encore la cîme des

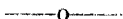
ormes et les toits pointus, sont plus prenans, plus caressans. Je suis grisé par cette heure exquise et je laisse mon esprit s'en aller çà et là, parmi ces ouvriers de la terre qui, dans ce riche décor et sous ce ciel généreux, aspirent les émanations parfumées des chaumes et reposent leurs corps fatigués à l'appaisante fraîcheur qui glisse de la forêt toute proche.



Ma journée a été marquée par deux événements étrangement différens. Ce matin, j'étais appelé à une extrémité de la paroisse, en haut, du côté de l'aurore, pour assister à la naissance d'un petit enfant. C'était l'heure pleine de mystère où la nature s'éveille; les vagissemens du nouveau né étaient accompagnés en sourdine par l'immense symphonie qui montait de la terre vers les cieux; nos bras et nos coeurs s'ouvraient vers le grand soleil qui nous promettait sa lumière et sa chaleur, pendant qu'une vague immense de bonheur passait sur les hommes et les choses.

Ce soir, à l'autre bout de la paroisse, vers le couchant, on me mande pour fermer les yeux d'un vieillard qui va mourir. Là-bas, c'est le commencement, c'est la joie, c'est l'espérance; ici, c'est la douleur, c'est un coeur qui s'arrête,

c'est une vie qui s'éteint. Et c'est cela la vie : un éternel recommencement portant en soi son germe de destruction et de mort.



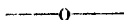
—A quoi songez-vous donc, cher docteur, me lance joyeusement la voix du bon notaire Lepine ?

Cet apostrophe me tira de mes réflexions et j'accompagnai mon ami à travers le village. Des jeunes gens, des jeunes filles, assises aux portes jasant gaiement sous les yeux des parents vigilants, en attendant l'heure du postillon. Le courrier entre à sept heures et la distribution se fait sans tarder. Cette malle nous apporte les journaux du jour et une correspondance toujours assez volumineuse. On comprendra facilement qu'elle est attendue avec impatience, et dès que l'on entend les grelots des chevaux qui traînent la lourde voiture, on se précipite vers le bureau de poste.

Jean Joncas réclame le courrier du presbytère, Marie Fradette bourre de lettres à l'adresse du couvent, une sacoche accrochée à son bras, Gervais Labbé attend toujours une lettre qui ne vient jamais. Friponne, les mains jointes sous son tablier qu'elle agite comme un drapeau, lui souffle à l'oreille une parole récon-

fortante: "Ce sera pour demain certain, Mr Gervais".

Quand le plus gros de la besogne est expédié, la receveuse fait un signe discret à tel jeune homme, à telle jeune fille, demeurés à l'écart, et, à l'autre bout du comptoir, de mystérieux échanges s'accomplissent rapidement, tandis que le directeur de la poste, impassible, distribue des timbres et des lettres chargées. Comme à la loterie de la vie, il y en a pour les uns et pas pour les autres. Cette scène animée et très intéressante se répète tous les soirs et met une note de belle gaité dans le village.



Dimanche !

Certes ! Certes ! la journée n'a pas été monotone. Je me proposais d'assister à la messe basse, au couvent, où l'on fait, dit-on de la bonne musique, et j'aurais joui volontiers de cette faveur rare, si Mr Ferdinand Dubé ne m'eût invité dans son banc à la grand'messe paroissiale.

Mr Dubé est un citoyen de soixante ans, célibataire et rentier. C'est un original, instruit et très bien élevé, descendant d'une famille dont l'origine remonte à la fondation de la paroisse, en 1750 ; il a conservé pieusement les

coutumes et les traditions ancestrales. Il habite la maison construite par son grand'père en 1790 et, depuis la mort de sa vieille soeur il vit seul dans cet antique manoir encore solide et si confortable, si souriant sous son toit grisonnant, et si accueillant aux amis. Cet important personnage m'a offert une place dans son banc, rangée du centre, No 7.

La messe paroissiale commence à 9½ hrs.; Mr l'abbé Corriveau, vicaire, chante l'office. A l'orgue, un groupe d'enfants et une douzaine d'hommes font les frais du programme musical. Mr Robert Fortier, maître de l'école modèle du village, joue l'orgue : c'est assez propre.

L'intérêt que mon humble personne pouvait provoquer n'a pas ici beaucoup d'importance; mais la présence du docteur nouveau a produit un sentiment de curiosité sympathique. Je le sentis tout particulièrement à la sortie des fidèles. Le maire en tête, les notables m'entourèrent sur la place de l'église pour me souhaiter une touchante bienvenue. Cette démonstration me causa un véritable plaisir. Je rentrai à mon bureau où un certain nombre de ces messieurs m'escortèrent.

Des clients, hommes et femmes m'attendaient dans l'antichambre.

Le plus sérieusement, le plus sincèrement je m'intéressai à ces personnes qui, dans l'intimité de mon bureau, me consultaient soit pour elles soit pour un membre de la famille.

A chacun, à tour de rôle, je donnais le remède, la direction qu'il cherchait et l'on se retirait satisfait.

C'était ma première rencontre avec la population de cette intéressante paroisse; à l'église, sur la place publique, à mon bureau, j'admirai sa belle tenue, sa discrète jovialité et son rare bon sens.

Son langage est bien le langage de l'habitant canadien de belle lignée, aussi loin de la vulgarité que de la mièvrerie; ses habits du dimanche sont fabriqués à la maison, de la fine et solide étoffe du pays, par la mère de famille et les jeunes filles. Je reconduisais ma dernière cliente lorsque Friponne apparut en grande tenue pour m'annoncer que mon dîner était servi. Après le potage Mde Dubois déposa sur ma table un plat de proportions héroïques, au fumet de fines herbes et de chair rissollante.

—Vous avez un vrai régal docteur, le cochon de lait est à point et vous pourriez inviter le premier ministre à votre table.

Je n'avais pas encore commencé la suggestionnante opération du dépeçage que la son-

nette vibra fébrilement. Je monologuai quelques réflexions peu aimables à l'adresse de l'importun visiteur qui se précipitait en bousculant Friponne et les meubles. Je le reçus sur la défensive, les bras levés et tendant vers lui un couteau et une fourchette formidables.

—Bas les armes, cria joyeusement le nouveau venu.

—Docteur Paré, mon bon Théo, quelle aimable surprise !

—Je reviens d'une visite à la Hêtrière dit-il et j'ai fait un détour jusqu'ici pour te saluer et te dire toute la joie que j'éprouve de te savoir mon voisin.

—On ne peut pas être plus aimable. Tu vas partager mon diner ; vois ce régal.

—Friponne, un deuxième couvert, s'il vous plaît. J'ai justement là, une bouteille de petit vin qui pétille ; tends ton verre !

—Qu'est-ce que cela, dit mon ami, en arrêt devant le plat succulent.

—Un cadeau de mon premier client. Tiens, goutte un peu cela, et cette farce, et cette sauce, et ces excellents petits pois du jardin, ces pommes de terre à la française !

Nous causons en rendant justice à toutes ces bonnes choses et au talent culinaire de Mde Dubois.

—Mais qui donc t'a engagé à venir ici ?

—Une demande des principaux citoyens. Le docteur S. est mort à la fin de Juillet et l'on ne pouvait se passer plus longtemps de médecin.

—Je crois que tu as bien fait.

Comme tout est riant, comme tout est coquet ici, et confortable; et cette bonne Mde Dubois qui va te gâter comme si tu étais son enfant. Et puis il y a des jolies filles à St P. Tu es vraiment un chagard.

Je n'avais pas le temps de placer un mot, il allait, il allait que c'en était réjouissant. J'acceptai avec plaisir ses compliments et ses pronostics de succès.

—Et maintenant, donne-moi un cigare et je file.

—Si tôt ?

—Il le faut bien, mon absence dure depuis hier soir et l'on m'attend chez moi.

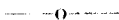
—Bonne chance ! au revoir. Et déjà le bruit de la voiture disparaît dans le bas du village.

C'est bien là mon ami, il arrive en coup de vent et il part comme un cyclone.

—o—

Cette courte visite m'a causé un sensible plaisir; j'ai beaucoup d'estime pour ce camarade

d'Université; vif, un peu grognon mais si bon. Je sais que, à l'occasion, je peux compter sur sa sympathie agissante et sur sa science.



J'ai assisté, cette après-midi, à une réception, au couvent, en l'honneur des parents des élèves. Cette fête avait lieu dans une grande salle abondamment décorée. Avec Mr le Curé et son vicaire, le notaire et quelques notables, j'occupais une place d'honneur au premier rang. Notre entrée très solennelle est saluée par un groupe imposant d'élèves en demi cercle sur la scène, et aux accords de l'ouverture de l'«Italien à Alger» de Rossini, pour deux pianos à quatre mains. On cultive avec soin l'art musical au couvent de St P. L'intelligente interprétation de ce morceau le prouve.

Rien ne dispose l'esprit à la cordialité et à la joie comme un beau morceau de musique. On remarque en effet que, dans certains salons, les invités, tout figés d'abord, se mettent à causer avec entrain dès les premiers accords du piano et l'artiste, quel que soit son mérite, est étouffé sous le bruit des chuchottements et des bavardages. On pourrait se demander avec beaucoup de raison si ce phénomène étrange est causé par l'effet immédiat de la musique sur

l'esprit de l'invité, ou plutôt si l'invité, mis à son aise par un bruit qui trouble le silence gênant, quel que soit ce bruit, se sent plus à son aise pour jaser. Il y aurait là un phénomène intéressant à étudier et nous croyons que ce phénomène tient autant de la psychologie que de l'éducation.

Les assistants, ici au couvent, n'échappèrent pas à cette singulière emprise. On écouta d'abord avec un plaisir évident le morceau d'ouverture, mais les quatre gentilles interprètes n'avaient pas encore tourné les premières pages que, déjà une conversation, discrète comme un murmure timide, s'élevait des quatre coins de la salle et se propageait en crescendo parmi les invités.

Chose très drôle, les chuchottements cessèrent subitement dès que furent plaqués les derniers accords, et, quand les artistes vinrent saluer le public, ce public les applaudit absolument comme s'il avait daigné leur prêter l'attention que méritaient leur belle exécution d'un morceau difficile, leur bonne tenue et la grâce de leur révérence.

La directrice des études expose alors le programme de l'année scolaire, selon l'usage de l'institution et c'est à l'occasion de cette cérémonie que les parents des élèves et

les amis de la maison avaient été invités. Après cette lecture, Mr le Curé et Mr l'inspecteur d'école firent des commentaires appropriés et l'on me pria de dire quelques mots.

—Les religieuses de J. M., c'est bien connu, donnent un cours sérieux et savent l'adapter aux besoins des enfants qu'on leur confie. Ici, dans un centre rural, la majorité des pensionnaires vient de chez les cultivateurs de l'endroit et des paroisses voisines; l'enseignement devra donc être dirigé vers la principale fin à atteindre, c'est-à-dire la formation de la femme du cultivateur canadien.

—J'ai remarqué, dis-je, que l'on fait la place un peu petite à l'enseignement ménager. Dans les familles, la mère enseigne à ses filles ce que sa propre mère et sa longue expérience lui ont appris. On connaît l'habilité, l'esprit d'ordre et d'économie de la ménagère canadienne, nous nous sommes assis à son foyer si propre, nous avons mangé à sa table toujours si bien garnie, nous avons visité ses armoires, ses coffres pleins du linge qu'elle a tissé de la laine de ses brebis et du lin doré de ses champs. Je n'insisterai pas sur les mérites inappréciables de nos mères, armée pacifique faisant tous les jours les combats qui sauvent la race et la perpétuent, armée héroïque qui, depuis trois siè-

cles, reste fidèle à son sublime idéal : vivre et grandir.

Mesdemoiselles, vos mères sont vos modèles et, coûte que coûte, vous serez leurs dignes continuatrices. Il faut donc vous préparer à ce rôle et c'est ici, au couvent, que vous ferez cet apprentissage commencé à la maison.

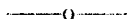
La vie aujourd'hui nous met en présence de besoins nouveaux, d'exigences qui n'existaient pas hier ; préparons-nous à faire face à ces besoins, à ces exigences. Puisque c'est à la femme qu'est dévolue la tâche de tenir la maison, il faut que vos talents et votre industrielle activité, fassent de cette maison la plus douce et la plus chaude afin qu'on ne songe jamais à la désertier ; il faut que votre beau caractère et votre joli sourire fassent de votre foyer le plus agréable des foyers pour que vos parents et vos amis le recherchent et le citent comme un modèle.

A ce sujet, mes Rvdes Soeurs, permettez-moi de vous adresser une ardente prière : Gardez-vous bien de mettre, dans vos enseignements et vos discours, quoi que ce soit qui pourrait distraire vos enfants du but vers lequel elles doivent tendre ; éloignez d'elles tout ce qui pourrait leur faire croire qu'il peut être, quelque part, une existence plus facile que la vie rurale

bien comprise. Dans nos belles paroisses, la vie telle que nous la vivons est incontestablement la meilleure de toutes, la plus sure, la plus calme, la plus saine.

Oh ! défions-nous du mirage trompeur de la grande ville. La petite campagnarde gentille qui s'en va à la ville, attirée par de fausses promesses, est une déracinée qui bientôt s'étirole et meurt si elle ne s'empresse de revenir se vivifier aux parfums du terroir, aux chauds rayons du foyer natal.

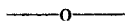
Une spirituelle saynète vint clore cette intéressante fête de famille.



Je fis ensuite quelques visites dans le village, d'abord à mon curé, puis à Mr Dubé qui s'était montré si aimable pour moi, à mon voisin le notaire Lépine, à Mde Montminy. Cette dernière m'avait été présentée au couvent par Mr Dubé qui me vanta les charmes de son hospitalité. Elle me pria d'aller passer la soirée chez elle, m'assurant que j'y rencontrerais une aimable et joyeuse compagnie. Je me présentai chez Mr Lambert et l'on m'annonça que la famille était allée prendre le souper et passer la soirée chez Mde Launière, au Faubourg des moulins.

Je me rendis chez Mde Montminy vers huit heures. Une nombreuse société y était déjà rendue. Il y a chez ces habitants de nos villages et de nos vieilles paroisses une distinction native, une bonne éducation qui nous charment et nous subjuguent. On sent aussi que ces mères de famille et ces jeunes filles ont passé par le couvent où l'on a façonné leur esprit et leur cœur. Mlle Montminy et Mlles Fortier, Mademoiselle Roy firent de l'excellente musique. — Je rentrai vers onze heures.

Comme j'approchais de la résidence des Lambert, je vis de la lumière au premier et, par une fenêtre du balcon, m'arrivait le son du piano. On jouait d'une manière exquisement poétique le Nocturne en fa majeur de Shumann. Instinctivement je ralentis mon pas pour jouir plus longtemps de cette extase. Ce morceau m'était bien connu, mais de l'entendre, ce soir, dans la nuit calme, dans ce paisible village de campagne, joué d'une manière aussi parfaite, me causa une indicible émotion.



J'ai été hier au Lac de la Roche Noire, à dix-huit milles d'ici. Un domestique de Mr Paul Lambert, habitant de l'endroit, s'est infligé une blessure au pied d'un coup de hache.

A huit heures, la voiture de Mr Lambert arrivait et, dix minutes plus tard nous étions en route.

Nous montons droit au sud jusqu'au troisième; nous traversons toute cette concession vers l'est jusqu'à la croisée des chemins des Butons, à neuf milles de notre point de départ. A cet endroit nous entrons sous les bois, sur un parcours de six milles, jusqu'au lac, magnifique nappe de sept milles de longueur et un mille de largeur. La résidence de Mr Lambert est à trois milles de la tête du lac. Nous faisons ce trajet sur la grève parmi un fouillis d'aulnes, de coudriers et de fleurs sauvages. De cette végétation, il se dégage une âcre odeur qui parfume tous les alentours.

Nous entrons chez Mr Lambert à dix heures.

Le chalet est bâti à trois cents pieds de la rive, dissimulé sous une riche futaie et dominant le lac sur une petite hauteur en pente douce. Cette maison ressemble plutôt à une résidence de banlieu qu'à une maison de colon.

Le maître de céans, un beau et solide gars de vingt-deux ans, nous attend dans l'avenue. Coiffé d'un chapeau de paille à large bord, les bras nus jusqu'au dessus du coude, le col de la chemise ouvert, un fichu rouge de soie légère

autour du cou, une culotte pincée au genou et des molletières : tel est son accoutrement.

Mais, ne nous attardons pas à de plus longues descriptions, notre malade nous attend.

Mr Lambert me tend la main cordialement, solidement et nous entrons.

Le blessé repose sur un petit lit dressé dans un pavillon au bout de la large galerie ; son pied est entouré de bandelettes sentant fortement l'acide carbolique ; il est très pâle ce qui indique que la perte de sang a été assez considérable. L'état général est assez bon : température 100o, pouls normal. Je commençais à peine mon examen, lorsqu'une jeune fille se présente, poussant une petite table roulante sur laquelle sont disposés des serviettes bien blanches, de la charpie, de l'eau bouillie et un flacon d'acide carbolique..

Ma soeur, me dit Mr Lambert en me présentant la jeune fille, c'est elle qui a pris soin du malade et qui a pansé la plaie.

—Mais, on ne saurait faire mieux à l'hôpital, dis-je en saluant Melle Lambert.

Sous le pansement, la plaie est propre, ne fait que très peu de pus et promet une guérison normale et rapide.

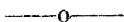
—C'est très bien ce que vous avez fait là. Continuez votre excellent travail. Renouvelez les

pansements trois ou quatre fois par jour, vous avez de l'ouate, de l'acide carbolique, des bandelettes, de l'eau bouillie : cet arsenal thérapeutique est très suffisant. Diminuez petit à petit la force de la solution antiseptique pour ne pas mortifier les tissus nouveaux qui vont bientôt surgir, alimentez votre patient d'une diète généreuse mais plutôt légère, ne serrez pas trop les bandelettes et tout ira à merveille.

—Et vous, dis-je en m'adressant au blessé, vous n'avez qu'à vous soumettre aux instructions de votre garde-malade et dans deux ou trois semaines vous serez debout : les habiles petites mains de Melle Lambert feront ce miracle.

—Pour ça, oui, Mr le docteur, elles sont bien délicates les mains de mademoiselle ; ça chauffe bien un peu quand elle met des médicaments forts, mais elle le fait si doucement que ça s'endure sans grogner.

—Et les hommes c'est si patients, n'est-ce pas, mademoiselle.



—Le diner est servi mademoiselle, annonça Martine en se profilant dans la porte.

—Docteur, vous allez manger la soupe avec nous et je vous reconduirai moi-même au village, dit Mr Lambert.

—J'accepte très volontiers, mon ami; je me réjouis de faire plus intime connaissance avec votre soeur et avec vous-même; je suis curieux aussi d'apprendre ce que vous faites ici et qu'elles sont les circonstances qui vous y ont attiré; il est trop évident que vous n'êtes pas un colon comme les autres colons.

—Votre curiosité sera pleinement satisfaite: je n'ai pas une longue histoire à vous raconter mais, après vous avoir entendu au couvent, dimanche dernier, je suis convaincu qu'elle vous intéressera.

—Quoi! vous étiez là ?

—Sans doute.

—Et mademoiselle aussi ?

—Et moi aussi.

Nous vous avons chaleureusement applaudi.

—Mon père demeure au village à quelques pas de chez vous.

—Cette circonstance nous permet d'entendre votre jolie musique.

—Il s'est retiré des affaires, il y a trois ans, au moment même où je terminais mes études au Séminaire de Québec. Je songeais à embrasser une carrière libérale, le droit, mais à cause de ma santé très délabrée alors, le docteur me prescrivait un repos prolongée et quelques voyages faciles.

Mais si vous voulez bien, nous continuerons ce récit en route; mettons-nous à table.

—J'ai l'inappréciable avantage pour un colon d'avoir, auprès de moi, ma soeur. Elle est ma joyeuse et courageuse compagne et ma sage conseillère..

—Je vous offre mes sincères compliments mademoiselle..

—Oh! d'être tout cela m'est très facile et très agréable..

—Mais, ne vous ennuyez-vous pas un peu ici lorsque votre frère est à ses travaux et que vous êtes seule dans cette maison isolée ?

—M'ennuyer? oh! jamais monsieur. D'abord je sens que je ne suis qu'à deux heures de mon village et de ma famille, ce n'est déjà plus de l'isolement. Mon frère vous a dit mes sérieuses obligations vis-à-vis de lui; ne croyez-vous pas qu'il y a là de quoi m'occuper et m'intéresser toute la journée ? Nous avons des voisins excessivement intéressants; j'ai aussi des devoirs de charité à remplir auprès de pauvres gens vivant de l'autre côté du lac, dans ce petit hameau que vous apercevez là-bas.

—Dans cette oeuvre moralisatrice, ma soeur est généreusement secondée par mademoiselle Claire de Verdun.

—Claire de Verdun! Quel joli nom !

—Ma soeur et Melle de Verdun, avec le concours de notre curé, ont entrepris la régénération morale d'une dizaine de familles qui ont, de toutes manières, grand besoin d'être secourues.

—Il faudra venir voir cela, docteur, dit mademoiselle Lambert, et, en attendant, je vous enrôle dans notre petit bataillon.

—Il faudra faire ratifier cette démarche par votre amie, Melle de Verdun.

—C'est entendu : elle sera si heureuse de compter une recrue aussi précieuse.

—J'aimerais prolonger indéfiniment cette charmante conversation, mais l'horloge impitoyable m'indique qu'il est temps de vous dire adieu.

Je reviendrai après demain visiter votre malade. Il ne faudra pas vous déranger Mr Lambert, j'ai fait l'acquisition d'une fine petite jument et je lui ferai faire sa première course d'épreuve.

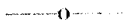
Votre diner était excellent Melle Lambert.

—Tout le mérite en revient à Martine, et les produits de notre jardin sont tellement succulents.

Et l'on se dirigea vers la voiture.

—Vous ne sauriez croire combien cette enfant est bonne et dévouée, me dit Monsieur

Lambert, comme sa soeur l'enveloppait d'un long regard de tendresse.



A deux heures, nous reprenions le chemin du village. Pour me permettre de contempler les beautés du paysage nous allions à petite allure.

— Permettez-moi d'aller prendre les messages de Monsieur de Verdun, me dit Mr Lambert en me montrant un superbe châlet émergeant, tout d'un coup, d'un bosquet touffu qui le dérobaît à nos regards. Sur la véranda, un monsieur et une dame, d'âge moyen, causaient. Les deux personnages firent un signe d'amitié à Mr Lambert et le monsieur se porta à sa rencontre.

De tous mes yeux j'examinais ces aperçus toujours nouveaux ; de toute mon âme je jouissais de ces beautés se succédant imprévues, captivantes comme en un rêve intensément vécu.

— Je fus distrait de ces pensées par un : “Bonjour docteur !” que me lançait une voix claire et joyeuse venant du côté du lac.

Une jeune fille est là, lançant gracieusement aux truites qui foisonnent autour d'elle, au bas d'une cascade bouillonnante, une longue ligne armée de mouches. Elle se tient debout sur le banc d'une légère embarcation attachée aux

aulnes de la rive et s'agittant mollement au gré des vagues.

Je descends le petit sentier qui aboutit au lac et je tends mes deux mains à la gracieuse enfant qui saute sur la grève.

—Le docteur P... ?

—Mademoiselle de Verdun ?

—C'est charmant de venir ainsi au devant de moi.

—Encore bien plus charmant cet amical bonjour qui résonne encore, là, dans mon oreille.

—Comment est votre blessé ?

—Il va bien : il est si bien traité par sa charmante garde-malade.

—Adorable, n'est-ce pas, cette jeune fille.

—Adorable en effet, et permettez-moi de vous dire que, il y a un instant, elle me disait à votre sujet : “Elle est adorable cette jeune fille”.

Toutes deux vous avez raison.

Quelle belle pêche vous avez faite !

—Et il y en a, comme cela, pour nourrir notre petite colonie.

A propos, c'est vendredi, demain, et un bon dîner aux truites de mon lac vous conviendrait sans doute ?

—Absolument mademoiselle. Je les apprécierai doublement parce que vous les avez pri-

ses vous-même et que vous me les offrez si aimablement.

—Vous reviendrez voir votre malade ?

—Oui, samedi.

—Alors, au revoir !

—Avec grand plaisir, au revoir !

Et la petite française me tendit sa vigoureuse petite main que je pressai de tout mon cœur.

—o—

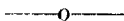
Sur une belle grève de sable nous côtoyons le lac paisible.

Mr Lambert aime passionnément cet admirable pays et c'est avec un bel enthousiasme qu'il m'en raconte l'histoire.

Les terrains qui entourent le lac appartiennent à la puissante compagnie P.B... Ces riches essences forestières ont été exploitées d'une façon intensive, mais depuis, une dizaine d'années, on a transporté les chantiers à quelques milles plus au sud. Les alentours du lac sont devenus relativement déserts depuis le départ des bûcherons. En face de chez moi, de l'autre côté du lac existent encore les ruines d'un ancien établissement fondé par les Rvds. Pères Trappistes, en 1805. L'antique petite chapelle de l'Abbaye a été joliment restaurée, on a transformé en logement habitable l'un des édifices restés debouts. Un prêtre dévoué, aimable sa-

vant, habite ces ruines dont il t fait un séjour charmant. Des vignes sauvages, des rosiers rustiques et autres fleurs vivaces recouvrent les murs délabrés de ce coin, désolé hier, mais, aujourd'hui, séjour de fraîcheur et de vie.

Ce prêtre, qui fut mon professeur de rhétorique, a été forcé d'abandonner sa chaire et ses chers élèves à cause de sa santé compromise par un trop rude labeur. Son nouveau genre de vie a reposé ses membres las, le travail manuel au grand air a redressé sa taille, les parfums balsamiques de la forêt ont purifié ses poumons et le souffle guérisseur de la montagne a injecté du sang rouge dans sa chair anémiée.



C'était pour moi un moment critique; nous discussions, mes parents et moi, le grave problème de mon avenir. J'étais profondément fatigué et incapable de toute décision sérieuse.

Je passai deux mois au foyer de ce prêtre si distingué: je partageais ses travaux, je l'accompagnais dans ses courses chez les colons qui habitent au Cinquième, je le suivais dans les chantiers de la Compagnie.

Dans la forêt, nous faisons de longues excursions, partant au lever du soleil pour ne rentrer qu'à la fraîcheur du couchant.

Nous suivions les chemins tracés par les bûcherons de la Compagnie et nous nous reposions au camp de la Roche-noire.

Ce camp est une immense construction en bois rond adossé à une roche monumentale, où logeaient les ouvriers de la Compagnie. Le gardien et sa femme, Mr et Mde Corneau, nous servaient un diner de délicieuse soupe aux pois, de ragoût de lièvre, de lait frais et de gâteaux à la melasse. Mr Corneau avait toujours d'excellent tabac et nous faisons une sieste délicieuse dans les hamacs accrochés sous les pins.

Avec Mr François et un petit domestique, nous faisons le jardin, nous prenons soin des fleurs et des vignes sauvages.

Les jours de pluie, nous lisons auprès du feu pétillant de la cheminée, le curé possède une bibliothèque superbe et reçoit les revues les plus intéressantes. Le temps s'écoulait trop rapidement à mon gré.

—Mais docteur, je m'aperçois que je cause sans répit, comme un égoïste qui ne pense qu'à soi.

—Je m'intéresse sincèrement à votre récit mon ami, et je vous prie de continuer sans omettre le moindre détail.

Nous trottions sans bruit sur une route tapissée d'humus et de feuilles d'arbres, le soleil ne nous envoyait plus que des rayons obliques filtrant péniblement le long des érables et des hêtres entrelacés au-dessus de nos têtes.

—La fin de septembre arrivait et il fallait retourner dans ma famille. C'est alors que je compris la puissance du sentiment qui m'attachait à ce pays de paix et de beauté. Le climat est merveilleusement salubre, le lac si poétique, si enchanteur, les forêts qui l'entourent versent dans nos poitrines un air si vivifiant, le ciel d'un bleu tendre et si proche sur nos têtes. Il faut voir le soleil matinal quand il apparaît tout-d'un-coup dans la coulée, immense brisure au flanc de la montagne. Par cette porte, ses rayons glissent à la surface des eaux avant que les pays voisins ne soient éclairés.

—Vous êtes poète Mr Lambert. Je comprends que votre âme toute vibrante ait été conquise par la beauté de ce pays, et vous me le décrivez avec une éloquence toute pleine d'émotion.

Et c'est sous l'influence de cette émotion, que vous vous êtes décidé à vous établir ici ?

—Oui docteur, j'ai obéi en effet, à cette irrésistible emprise.

—Je rentrai dans ma famille à la fin de septembre. Avec une joie bien naturelle, mes parents remarquèrent ma bonne mine et ma belle humeur. Je n'eus pas de peine à les convaincre que cet heureux résultat était dû à la magie du pays merveilleux où je venais de vivre si intensément ces trois mois de vacances.

Je causais très souvent de ces souvenirs tout vivants et, à certains moments, je remarquais que mon lyrisme débordant faisait sourire d'une singulière façon ma soeur, l'espiègle Suzanne.

Ces jeunes filles ont des intuitions qui leur font comprendre le pourquoi de bien des choses et, un soir, plus mystérieuse que jamais, elle me dit en me fermant les yeux de ses deux mains :

—“Retourne par la pensée à ton paradis terrestre, repais ton âme toute neuve des émotions qui t'ont rendu si heureux; puis, laisse-moi regarder un instant tout au fond de ton coeur.

Bien, ainsi. J'y vois une image de délicieuse jeune fille, fleur de France transplantée sur les rives du beau lac, ses parfums qui embaument toute la région ont enivré mon bon grand frère Paul.

Maintenant dis-moi si, de tous ces souvenirs, le sourire exquis de cette enfant n'est pas le

plus suave, dis-moi si le charme qui se dégage de sa personne ne fait pas plus beau le chant des oiseaux, plus harmonieux le murmure de la forêt, plus douces les caresses de la brise, plus poétiques les beaux soirs de lune, plus touchants le dévouement et les bontés de ton petit abbé. Pour ne pas rien perdre de la féerique vision, laisse tes yeux fermés; descends un peu en toi-même et, bonsoir !

—Je risquai un regard au fond de mon coeur et je vis bien qu'il était tout envahi par l'image adorée de celle que, par pudeur, je ne voulais nommer devant personne, et que j'appelais déjà de toutes les forces de mon être.

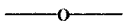
Vous m'avez écouté avec indulgence, cher docteur, et de vous avoir conté cela m'attache à vous pour toujours.

—En effet, vous m'avez donné une marque de confiance qui me flatte et je vous en remercie.

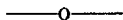
Nous voilà rendus, mon ami. Je confie votre cheval à Cyrille et nous entrons souper ensemble.

Madame Dubois, toujours prévenante, avait tout préparé pour me bien recevoir et, pendant qu'elle dressait le couvert pour deux, monsieur Lambert allait dire bonjour à ses parents.

Friponne jeta dans la cheminée une brassée de copeaux de cèdre, et une chaleur discrète et sentant bon la résine se répandit dans la chambre.



Ma vie de médecin à la campagne s'organise petit à petit. Lorsqu'ils le peuvent, les patients se rendent à mon bureau et, pour les cas plus sérieux, je vais dans les familles. Ces visites chez les habitants m'intéressent beaucoup; j'y suis reçu avec respect, avec confiance, et je sais que mes conseils seront observés soigneusement et d'une façon intelligente. Il se fait cent baptêmes par année dans les paroisses; cela représente, pour le médecin, deux cents visites réparties également dans chaque concession.



J'ai passé bien paisiblement la soirée auprès de mon feu. Le temps est crû et il fait bon trainer son fauteuil près de la cheminée quand le soleil est parti.

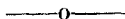
Je reçois régulièrement mes journaux, mes revues littéraires et scientifiques.

J'ai là, la "Presse médicale", "Le Bulletin", "Le Correspondant", Les Questions actuelles" et les "Annales politiques et littéraires."



J'ai complété ce matin l'installation de ma petite jument, "Belle", dans son écurie. J'ai engagé un domestique qui prendra soin de la bête, s'occupera du jardin et m'accompagnera quand je sortirai dans ma propre voiture.

C'est un bon type: il s'appelle Cyrille d'Amour et, singulière contradiction, il est célibataire convaincu; il aime plus ses bêtes que les femmes.

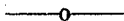


Ce matin j'ai fait atteler et je suis allé au Faubourg des moulins chez Mr Turgeon: Un enfant de sept ans s'est démis une épaule et il fallait faire une réduction. L'accident est arrivé il y a déjà quatre jours, et un nommé Pichette a été appelé auprès du petit malade. Cet individu a fait des manipulations brutales qui ont provoqué des désordres sérieux dans l'articulation. J'ai fait du massage et fait des applications froides à demeure. Si, demain, l'épaule est décongestionnée, je remettrai le membre à sa place assez facilement, je l'espère. Ce rebouteux est très répandu ici et dans les environs. Il fait de la pratique générale mais, avec sa spécialité de guérir le cancer, il fait surtout du ramanchage.

— Cette confiance aveugle d'un certain public en ces individus qui pratiquent ce qu'il y a de plus dangereux et de plus malhonnête en fait d'exploitation, est un phénomène déconcertant.

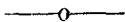
Ce qui est non moins pénible à constater, c'est l'encouragement non déguisé que rencontrent ces malfaiteurs publics chez des personnes qui, par leur situation sociale et leur autorité, exercent une grande influence sur le peuple. L'aveuglement des uns pourraient s'expliquer à cause de leur ignorance; la conduite des autres est inexcusable parce qu'elle en fait des complices conscients de cette engeance de malheur qui sème autour d'elle la souffrance, les infirmités et la mort.

C'est dans les hôpitaux que l'on voit défiler les victimes des rebouteux, et il faut fréquenter ces asiles de la douleur pour se rendre bien compte que les charlatans passent dans le monde comme une malédiction.



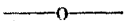
Cet endroit appelé "Faubourg des Moulins" est l'un des plus jolis endroits de la paroisse. Situé à un mille du village, sur les bords de la rivière Boyer, dont les eaux bouillonnantes alimentent les moulins qui lui donnent son nom.

Les maisons sont disséminées à travers une épaisse érablière; sous les riches frondaisons sont ouvertes des avenues conduisant ici au manoir seigneurial des Launière, là, à la si belle résidence des Lebon, un peu plus loin, aux riches fermes des Catellier, des Godbout etc.



La jument se comporte superbement et il est entendu que Cyrille est satisfait.

—Douce, facile, élégante, rapide: "c'est un trésor, n'est-ce pas monsieur" ?



Je rencontre les habitants qui retournent chez eux avec leurs voitures remplies des canistres à lait. Ils reviennent de la beurrerie du village et se hâtent afin de profiter des derniers beaux jours de septembre pour serrer les grains. Il n'y a pas encore de presse pour les légumes. A mi-chemin, je m'arrête pour jouir d'un spectacle ravissant: le bruit des charettes et des faucheuses se promenant de long en large à travers les blondes pièces d'avoine, la voix des jeunesses aiguillonnant les lourdes paires de boeufs accouplés au joug, le hennissement des chevaux s'appelant d'un champ à l'autre,

l'odeur fine et embaumante des javelles fraîchement coupées, la gaité retentissante des jolies moissonneuses éparpillant autour d'elles, en un geste gracieux, les andains épais, dans un éblouissement de lumière et de parfum et, au fond du tableau, la figure auguste du maître, de l'habitant animant cette scène de sa présence vénérée.

Je m'approche du vieillard et je lui exprime toute mon admiration.

— Vous êtes le maître de ce bien, lui dis-je, en m'assayant près de lui ?

— Non, monsieur le docteur, cette partie-ci avec la maison paternelle que vous voyez tout près, je l'ai donnée à mon fils aîné ; l'autre partie avec la maison neuve et les dépendances, je l'ai donnée à mon gendre.

On me considère bien encore comme le maître et quoique je ne sois guère bon à grand'chose on me consulte et l'on respecte mes conseils tout comme autrefois, quand j'étais jeune et robuste. Je suis heureux de cette déférence qui ne se dément jamais et croyez-moi, ce sont encore de beaux moments ceux que je passe dans ces champs que j'ai cultivés si longtemps et qui m'ont donné l'aisance.

— Dans ces conditions de sécurité et de paix où vous avez toujours vécu, le travail pour le pain quotidien ne vous a jamais lassé ?

— Oh ! non monsieur ! et, si le bon Dieu voulait, je recommencerais ma vie avec le plus grand plaisir.

— Vous avez plusieurs enfants ?

— Sept, cinq garçons et deux filles ; trois garçons, mes plus vieux sont établis ici autour de moi ; deux autres sont colons au Lac de la Roche Noire et, (ici la voix du vieillard se fit plus grave) le plus jeune, un beau gars de vingt ans a déserté la terre, il est à la ville et travaille sur les quais.

Maintenant, docteur, faites-moi l'honneur d'entrer un moment saluer la femme et la bru.

Proprement coiffées, un grand tablier à la taille, les deux femmes vaquent au ménage et surveillent les préparatifs du diner.

Un bébé sommeille dans le ber, protégé par une moustiquaire tendue sur un cerceau ; le plancher et les meubles sont d'une luisante propreté ; sur le poêle, une succulente soupe aux pois et aux fines herbes mitonne doucement.

Madame Dodier, une belle vieille dame, m'invite selon la coutume canadienne à prendre une chaise et à partager le repas de la famille.

—C'est maigre, femme aujourd'hui vendre-di, tu n'auras pas grand'chose sur la table.

—Puisque monsieur le docteur est décidé à vivre au milieu de nous, il faut qu'il s'habitue à la misère.

—Qu'en dites-vous madame, dis-je en m'adressant à la bru.

—Je dis docteur que vous êtes le bienvenu et que, tout de même, vous ne pâtirez pas trop.

—Je serais, toutefois curieux de connaître le menu que monsieur Dodier appelle "pas grand'chose".

—Et bien, voilà ! La soupe, une omelette aux oeufs frais, du fromage et du beurre de la crêmerie, des patates nouvelles, du pain de ménage, des crêpes au sirop d'érable...

—Assez madame, je vous en prie, c'est beaucoup plus qu'il me faut pour me tenter, mais je suis forcé de vous quitter à l'instant et permettez-moi de vous remercier.

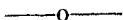
Monsieur Dodier et vous, mesdames, je suis ravi d'avoir fait votre connaissance.

Au revoir !

—Au revoir monsieur le docteur ! et l'on me reconduit jusque sur le perron.

Midi approchait ; j'avais un peu de besogne à expédier avant mon diner, et je me hâtai d'entrer.

Madame Dubois me servit un affriolant dîner, le principal article était un plat de triutes du Lac de la Roche Noire.



L'après-midi a été plutôt paisible. J'ai fait du piano pour me distraire et me tenir en forme, et j'ai lu un très bel article du professeur, docteur Brochu, sur les maladies du rein.

A quatre heures, j'ai fait atteler et je suis retourné au Faubourg des Moulins prendre des nouvelles de mon petit malade et faire une visite à madame Launière, la seigneuresse de Bellechasse, m'empressant ainsi de répondre à une invitation qu'elle m'a fait tenir.

Le petit gars a gaillardement supporté les applications froides et j'ai constaté avec satisfaction que ces pansements produisaient les effets prévus : abolition de la douleur et décongestion.

Demain matin j'opérerai la réduction.

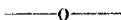
Madame Launière est une délicieuse vieille dame, ancien régimère mais tolérante. Elle est intelligente, spirituelle et très cultivée.

Dans son paisible manoir, elle se laisse doucement vivre, entourée des soins empressés de son unique enfant, Melle Louise Launière. Elle vit des revenus provenant de sa blle mé-

tairie, de ses moulins et des rentes que lui paient une centaine de censitaires.

Elle dirige elle-même l'exploitation de ses propriétés. Son unique chagrin est de savoir que l'orsqu'elle partira pour le voyage suprême, le nom des de Launière disparaîtra avec elle pour toujours.

Madame de Launière veut bien m'assurer que mes visites lui causeront toujours du bonheur.



Samedi.

Sans aucun effort j'ai réduit la luxation de l'épaule de mon petit bonhomme par la nouvelle méthode de Koscher. J'ai appliqué une solide écharpe de Mayor et lui ai donné sa liberté: mon facile succès a causé chez les témoins de l'opération un étonnement voisin de l'effarement.

En revenant au village, j'ai été arrêté chez monsieur A. Labbé. Leur jeune fille de vingt ans, le cou entouré de bandelettes souillées de pus et d'une bouillie de pain de lin, reposait sur une longue chaise.

La mère m'explique que depuis quelques semaines la petite dépérissait, manquait d'entrain, ne mangeait plus, etc.

Sous le pansement suspect je trouvai deux larges fistules suintant une matière sanguinolante.

C'était deux ganglions tuberculeux en pleine évolution que le rebouteux avait ouvert avec son couteau malpropre, servant à toutes fins. Il avait introduit dans ces ouvertures une médecine de sa composition et recouvert le tout d'un sale cataplasme.

Je fis rapidement la toilette de la plaie et j'appliquai un pansement temporaire à la gaz stérilisée, et je dis à la mère que je reviendrais après mon diner, pour examiner plus sérieusement la pauvre victime.

J'étais à peine monté en voiture, qu'un individu à mine effrontée s'approche, sans cérémonie, me tend la main.

—Je désire parler avec vous, docteur, si ça vous offusque pas. Je vais monter à côté de vous pour ne pas vous retarder.

—Vous êtes le bienvenu, hazardai-je, mais voulez-vous me dire à qui j'ai l'honneur de parler !

—Bien, voilà, docteur, je soigne un peu, comme ça et je voudrais bien qu'on s'entendrait tous les deux, comme je m'accordais avec l'autre avant vous.

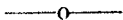
—Ah! vous êtes le... comment dirai-je... le ramancheux ?

—Oui, on vient quelque fois me chercher comme ça pour des accidents. J'ai un don comme ça pour guérir.

—C'est vous qui avez failli arracher le bras du petit Turgeon ?

Franchement monsieur, je vous avoue que je préfère ne pas avoir de relations avec vous.

Hue, Belle! Je tendis les guides et m'éloignai.



Je me hâtai de prendre mon diner pendant que Cyrille préparait la voiture pour aller au Lac de la Roche Noire.

Je parlai à madame Dubois de ma rencontre avec le ramancheux. Cette bonne dame me dit qu'il valait mieux l'ignorer complètement. Le public commence à comprendre et s'en éloigne, Dieu merci !

—Un monsieur vous attend au bureau, me dit Friponne.

Un monsieur d'un certain âge, à l'air distingué, vient à ma rencontre la main tendue, un sourire aimable éclaire sa figure, tandis que ses yeux noirs m'enveloppent cordialement.

—Le docteur P... ?

—Oui, monsieur, et vous êtes... ?

—Réal de Verdun, de la Roche Noire, j'arrive à l'instant et je retourne là-haut après avoir pris le courrier de notre petite colonie et quelques documents chez le notaire Lépine.

—Comment se portent les dames ?

—Oh ! elles sont très bien, cher docteur, Melle Lambert m'a prié de vous assurer que son malade progresse normalement. Nous serions enchantés, vu cette favorable circonstance, si vous remettiez à demain, dimanche, votre visite annoncée pour cette après-midi. Après avoir rendu vos devoirs professionnels au blessé, vous me ferez l'honneur de venir chez moi. Madame Beaulieu, ma soeur, et ma jeune fille vous invitent à dîner et à passer la soirée avec nous. Vous rencontrerez Mlle Lambert et son frère Paul ainsi que notre bon curé et son frère, deux personnages excessivement charmants.

—Je suis confus et ravi cher monsieur, et puisque mademoiselle Lambert me rassure sur l'état de mon patient, j'accepte avec reconnaissance votre trop aimable invitation.

—o—

J'ai été cette après-midi chez Mr Jean Laflamme, un habitant du troisième. Sa femme, âgée de quarante sept ans, souffre de rhuma-

tisme articulaire. La jointure du genoux est prise et la douleur est violente. Je prescriis des applications locales, une médication alcaline et une modification profonde du régime alimentaire. Les conditions hygiéniques de la maison sont mauvaises : trop d'ombrage, trop d'humidité, pas assez de soleil, pas assez d'air pur du dehors. Il faudra changer tout cela. C'est monsieur Laflamme, le grand'père, qui m'a ramené. L'ainé de ses fils, le mari de la malade est sur le bien paternel, le cadet est curé dans une paroisse nouvelle, le troisième est forgeron au village.

Il y en a un quatrième âgé de vingt ans. Ce dernier lui cause des inquiétudes : il n'aime pas la terre, et malgré les sollicitations de ses parents, il refuse de s'établir au Buton sur une bonne terre neuve, bien bâtie et déjà en bon rapport. Il préfère s'engager dans les chantiers où il a de la misère, en attendant qu'il s'en aille aux Etats-Unis avec les Bruneau, des jeunesses pas bien drôles.

— Est-ce que vraiment, les jeunes gens de la campagne n'ont pas comme leurs anciens, du goût pour la culture de la terre et que, plus qu'autrefois, ils s'en vont à la ville, aux Etats ?

— Je ne crois pas, docteur, que le nombre de ceux qui s'en vont soit plus grand qu'autre-

fois, mais il y a certainement chez nos jeunes, des goûts et désirs nouveaux; ils sont plus curieux et nous sentons dans leurs discours un désir d'aller plus vite et de gagner plus d'argent que leurs pères.

—Alors, vous ne pensez pas que ce soit le dégoût de la profession paternelle qui pousse vos enfants à s'en aller.

—Hélas! ce dégoût, comme vous dites, en affecte un certain nombre. Ceux-là subissent l'influence d'amis de passage qui se moquent de l'habitant parce qu'ils ne le connaissent pas, qui méprisent la culture de la terre parce qu'ils sont incapables d'en comprendre la beauté. Nos pauvres enfants, sans réflexion se montent la tête, finissent par avoir honte de leur état et s'en vont.

Croiriez-vous docteur, que de ceux qui partent, c'est ceux-là qui reviennent le plus ?

—Je le comprends, mon ami, en face de la nouvelle vie qui leur apparaît sous son vrai jour, monotone et brutale, égoïste et incertaine, comme l'enfant prodigue, ils songent au foyer paternel et sous la toute-puissante douceur de ce souvenir, ils ne songent plus qu'au retour.

—C'est bien vrai, docteur, j'en ai vu plusieurs revenir ainsi: et ceux-là ils sont guéris pour toujours.

D'autres partent pour d'autres motifs. Nos enfants sont nombreux, il n'est pas facile de les établir tous autour de nous. Le problème de l'établissement de ces enfants devient de plus en plus difficile et nous cause des inquiétudes faciles à comprendre.

On nous parle de culture améliorée, d'industrie laitière et de colonisation. J'ai foi en toutes ces choses, Mr le docteur, infiniment plus que dans toutes les aventures risquées qui séduisent trop des nôtres.

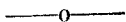
Mais le temps passe, que l'on se hâte. Lorsque la terre, mieux traitée, nous donnera deux et trois fois plus qu'aujourd'hui, nous la subdiviserons et, au lieu d'un seul, nous établirons deux et trois garçons.

Quand on nous aura rendu plus facile et plus agréable la vie sur les terres neuves, nous y conduirons nos gars avec confiance.

—Je vous écoute avec le plus vif intérêt, cher monsieur Laflamme; votre esprit d'observation, votre expérience et votre patriotisme vous ont fait trouvé le remède à un mal qui va grandissant.

—Mon opinion, Mr le docteur, c'est l'opinion de tous mes voisins; de tous les habitants de cette paroisse. Nous avons vécu si contents toute notre vie sur notre bien, nous sommes

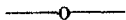
tellement certains qu'il ne se trouve ailleurs rien d'aussi bon, d'aussi certain, d'aussi sain, que notre vœu le plus cher, c'est d'assurer une existence semblable à nos enfants.



Après le souper, le notaire Lépine et Mr Dubé sont venus fumer un cigare. Ces messieurs sont très aimables, et je suis heureux lorsqu'ils veulent bien entrer me tenir compagnie.

Je leur ai parlé de mon voyage chez les Laflamme et de l'intéressant vieillard qui m'a ramené chez moi. On se plaît à reconnaître l'intelligence et le beau jugement du père Laflamme; il a été maire de la paroisse à différentes reprises et il remplit encore avec tact les délicates fonctions de juge de paix à la campagne.

—C'est un habitant un peu audessus de la condition moyenne de ses co-paroissiens et on prête une grande attention à ses conseils dans les affaires de la paroisse.

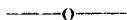


J'ai examiné sérieusement la jeune fille que j'ai vue ce matin. Il n'y a rien de positif du

côté des pounions, mais il y a une poussée franchement tuberculeuse du côté des ganglions.

Ce cas est intéressant par sa gravité et par l'espoir que j'ai de la guérir.

L'histoire de sa famille est bonne et les conditions hygiéniques sont satisfaisantes.

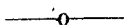


Il pleut ce soir et il fait un grand vent d'est qui arrache les feuilles et les disperse en tourbillons sur le sol boueux.

Ah ! qu'il fait bon se sentir en sureté, à la chaleur du foyer, à l'abri des volets clos. La nuit est profondément noire et je sens qu'il m'en coûterait de me soustraire à la douceur de ma chambre pour courir sous le vent et la pluie.

Chaudement bordé dans mon lit, je savoure l'enivrement délicieux du sommeil qui descend sur moi. Dans une demi conscience je revois les incidents des derniers jours : mon voyage à la Roche-Noire, l'âme poétique de Paul Lambert, sa soeur toute exquise ; la vision fugitive du lac et la très jolie pêcheuse au pied des cascades bouillonnantes ; la figure attirante de monsieur de Verdun et, plus vaguement, la scène des joyeux moissonneurs et encore au loin, très loin, comme dans un autre monde, il y a du vent qui gémit, des arbres qui se heurtent,

de la pluie qui ruiselle et, sur mon front, des larges battements d'ailes très doux.... très doux....

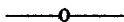


Dimanche.

J'ai assisté à la messe au couvent. C'est une faveur toute spéciale que l'on m'accorde parce que je suis un voisin. Les élèves ont chanté de belles choses, motets et cantiques bien choisis et fort bien exécutés. Il y a dans cette vieille chapelle une atmosphère de piété qui vous enveloppe et vous pénètre jusqu'au fond de l'âme.

Tout y respire le recueillement, la piété et spontanément, délicieusement la prière vous monte du coeur aux lèvres et à l'*Ite Missa Est*, on sort d'un rêve qui a duré trop peu longtemps.

J'ai passé au parloir saluer la révérende Mère Supérieure, la remercier.



Lundi.

Je suis entré ce matin à huit heures de ma visite au lac.

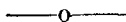
Parti hier à deux heures, j'ai fait lentement le chemin : il y a de si belles choses tout le long de la route, et flâner un peu me charmait.

La pluie de la veille avait gâté les chemins, mais les champs et les bois étaient riches de vives senteurs et de chatoyantes parures. La terre, dépouillée de sa robe opulente de moissons, était triste et frileuse sous le chaume mesquin. Jusqu'à la route des Butons nous traversons un pays où les belles fermes succèdent aux belles fermes, mais de cet endroit nous entrons sous la forêt dense. A cette heure de la journée, le soleil pâle de l'automne fouille encore facilement jusqu'au fond des taillis à cause des branches déjà dépouillées de leurs feuilles. Nous marchons sur un tapis de feuilles mortes avec un bruit de froissement d'étoffe précieuses tendues indéfiniment sur les mousses du chemin. Il semble que je parcoure un pays de rêve fermé au monde. Sous la voûte enchevêtrée des arbres, il règne un silence de cloître troublé seulement par la plainte des feuilles et le craquement sec des branches mortes sous les pas empressés du cheval.

Puis après la clarière, là-bas, surgit le lac enchanteur avec sa grève mauve, le clapotis de ses vagues menues et son haleine tiède, encore imprégnée de soleil et du parfum âcre de ses fleurs sauvages. Sur la rive droite se dessinent encore nettement le hameau accroché au flanc de la falaise, les ruines fleuries de l'Ab-

baye et, dressant pieusement sa flèche et sa croix, la chère petite église.

De ce côté-ci, les ombres du soir descendent plus vite. Nous marchons dans une commengante obscurité quand, en face, des restes de lumières voltigent encore et mettent des reflets brillants aux vitres du presbytère et des maisonnettes.



L'état du blessé est très satisfaisant. La plaie nette évolue bien et ne demande pas d'intervention.



C'est avec un grand plaisir que j'ai revu mes nouveaux amis. On m'a reçu avec la plus touchante amabilité.

Le chalet de monsieur de Verdun est aussi confortable qu'il est élégant. On n'a rien négligé pour en faire un home digne de ses hôtes et des amis qui le fréquentent. Ils sont assez peu nombreux, ces amis, mais il n'y en a pas de plus distingués, de plus sincères.

Le groupe au complet est réuni ce soir, dans le grand vestibule. Mde de Beaulieu, soeur de Mr de Verdun, Melle de Verdun, Melle Lam-

bert, Monsieur l'abbé Prévost et son frère Mr François comme on l'appelle, Mr de Verdun, Mr Paul Lambert et moi-même, le dernier invité.

—Vous ne sauriez vous imaginer, dis-je, le grand plaisir que j'éprouve d'être en votre aimable compagnie.

—Je vous remercie, docteur, dit Mr de Verdun, veuillez croire que nous sommes flattés de votre présence au milieu de nous, et nous vous prions de vous considérer comme l'un des nôtres.

—C'est un honneur dont je m'efforcerai de me rendre digne.

Ce petit coin du pays est absolument enchanteur, et si je répondais à l'impulsion presque irrésistible qui m'y attire, je dresserais ici ma tente entre vous, cher Mr de Verdun, et mon ami Paul.

—C'est une véritable Thébaidé, ici docteur, nous vivons dans la solitude et la mortification.

—J'en appelle, avec respect, de votre jugement, Mr l'Abbé ! Et j'ai raison de croire, dit Melle Lambert, que si votre ordinaire vous rappelait à votre chaire de professeur, vous ne la quitteriez pas sans regrets votre solitude ; quant à ces mortifications nous nous en accommodons fort bien.

—Le docteur en appelle de mon jugement, qu'en dites-vous Paul ?

—Une solitude qui est embellie par la présence des dames qui sont autour de vous, cher professeur, une solitude où l'on vit avec des hommes de la valeur morale et intellectuelle de Mr de Verdun, avec un savant homme d'esprit comme monsieur François, solitude bénie que vous remplissez de votre grande âme et de votre illassable bonté....

—Mr Lambert, s'écria Melle de Verdun, Mr l'abbé a lancé son paradoxe pour vous mettre en beauté et provoquer votre éloquente protection.

—Je connais mon Paul, reprit gaiment Mr l'Abbé et je sais quelle corde il faut toucher pour le faire vibrer.

—Mettons-nous à table, mes amis, et vous Mr l'abbé, pour vous mortifier, veuillez m'accompagner.

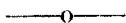
—Madame de Beaulieu, vous êtes aussi méchante que Melle Lambert, dit Mr l'abbé en menaçant celle-ci de son doigt levé.

—Ah ! Mr l'abbé ! moi méchante ?

Et tout le monde en chœur : Mademoiselle Lambert méchante !

—Sans doute, je vous ai bien vue approuver Paul, et à l'égard de votre vieil ami, c'est une trahison.

—Remerciez la Providence qui vous envoie cette nouvelle mortification, dis-je, comme j'offrais mon bras à Mlle Lambert pour le diner.



—Quelle heure exquise nous avons passée à votre table, dis-je à Mde de Beaulieu.

—Merci, docteur, alors il faudra y revenir et souvent !

On s'installa sur la véranda et l'on offrit des cigares. A cause de la brise fraîche qui descendait de la montagne, les glaces avaient été baissées.

Il fait une superbe soirée de fin de septembre : la pleine lune qui sort mélancoliquement des ruines de l'Abbaye, nous inondait d'une clarté douce après avoir tracé sur le lac un rayon lumineux qui venait s'évanouir à nos pieds.

C'était vraiment un beau spectacle et irrésistiblement, je disais à monsieur François, mon admiration.

Nous causions depuis quelques instants lorsqu'il attira discrètement mon attention dans une autre direction.

En face de la porte-fenêtre toute grande ouverte, sur un divan, Mlle Lambert et son amie Melle de Verdun sont assises, le bras de l'une affectueusement passé à la taille de l'autre. Debout en arrière, Mde de Beaulieu, les enlace d'un geste maternel. Eclairé par les reflets rougeâtres du foyer, sur un fond plus sombre, ce groupe est digne du ciseau d'un grand artiste.

—Melle Lambert, teint clair sous son opulente toison de cheveux châtons, des yeux brun foncé, profonds comme la mer, sous des longs cils qui s'abaissent et se relèvent sans cesse comme des ailes légères; un peu plus grande que l'autre, mince, svelte et combien élégante, sa figure charmante est toujours éclairée d'un sourire. La rectitude des lignes et la largeur du front dénotent de la force de caractère: c'est le courage moral et l'énergie servis par la grâce et la bonté.

Claire de Verdun, un autre genre, presque un contraste; d'une taille légèrement plus petite que son amie, elle en a toute la grâce, tout le charme. Ses grands yeux noirs sont pleins de vie et de gaité, ses cheveux sombres très épais, font un singulier effet sur son front blanc. La régularité des traits est parfaite. Il se dégage de sa personne un air de noblesse

imposant, on sent qu'elle a de la race cette enfant.

Au dessus de ce couple si séduisant, la mystique figure de M^{de} de Beaulieu marie la beauté sereine de son été finissant au printemps fleuri de ces enfants.

A ce moment Melle de Verdun tendit la main à Melle Lambert et la conduisit au piano, un superbe Pratte, bien placé au centre de la pièce voisine.

La jeune artiste joua d'abord l'étude en mi majeur de Chopin, puis le nocturne en fa de Schumann. C'est dans le plus religieux silence que s'envolèrent les derniers accords. Ce silence se prolongea ; nous étions émus, ravis. Il faut être doué d'un profond sens artistique et d'une forte habileté technique pour interpréter ces grands maîtres et nous faire sentir les beautés cachées dans ces chefs-d'oeuvre.

Je m'approchai discrètement de la pianiste et la remerciai de tout mon coeur.

—J'accepte avec reconnaissance votre témoignage bienveillant, docteur, cette appréciation m'est sensible parce qu'elle vient d'un monsieur sérieux.

—Je ne suis qu'un amateur, mademoiselle, mais un amateur passionné et de savoir que je

pourrai vous entendre de temps en temps me cause un grand bonheur.

Vous avez joué avec une grande vérité d'expression ces pièces si belles. A ce propos, laissez-moi vous dire que je vous ai entendue dimanche soir dernier. Je rentrais chez moi à onze heures après la veillée chez madame Montminy, et tout à coup, mon oreille a été frappée par des sons si harmonieux qu'ils semblaient venir du ciel. Chez Mr Lambert, votre père, une fenêtre du balcon était entr'ouverte, c'est de là que sortait cette musique exquise pour s'envoler dans le silence de cette belle nuit.

C'était vous ?

—Oui, c'était moi. Nous entrions à peine. Mon père adore la musique, et pour répondre à son désir, je me suis mise au piano.

—Vous avez joué le Nocturne en fa de Schuman.

—Oui, celui de tout-à-l'heure, mais j'ignorais avoir un auditeur sous ma fenêtre.

—Vous y mettiez toute votre âme, chère amie, et, en vous écoutant tout-à-l'heure j'ai reconnu cette âme de poète et d'artiste qui m'a causé une si belle émotion l'autre soir.

—Paul, voulez-vous conduire Melle de Verdun au piano, dit Mr le Curé.

—Avec un grand plaisir : vous exprimez les vœux de toute l'assistance.

De la meilleure grâce, Melle de Verdun s'approcha du piano au bras de Paul.

Sa belle voix de mezzo-soprano s'éleva pure, douce sur les auditeurs ravis.

Elle chanta "le Soir" de Gounod, avec Mlle Lambert à l'accompagnement.

Sur nos instances, elle voulut bien chanter "Le Vallon" du même auteur.

Comme son amie, Melle de Verdun est douée d'un grand talent artistique et ce talent est servi par une voix superbe et très cultivée.

—A vous, docteur, c'est maintenant votre tour, dirent les jeunes filles.

—Je jouai le "Carnaval de Vienne" de Schuman et la "valse en do dièze mineur" de Chopin.

—Il fallait songer au départ, l'heure passait rapide et j'avais 18 milles à parcourir pour aller chez moi.

Mr l'Abbé et son frère se préparaient à prendre congé, quand M^{lle} de Beaumont nous pria de passer au boudoir où l'on servit le café.

Il était onze heures lorsque je montai en voiture.

Monsieur le Curé et monsieur François venaient de partir dans leur embarcation et nous

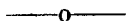
entendions le clapotis de l'eau et le bruit des rames sur les tolets comme ils s'éloignaient vers l'Abbaye.

La lune était haute et nous donnait une clarté suffisante pour nous guider.

La jument était bien en forme et le trajet sur la grève s'effectua en un clin-d'oeil. Sous les bois il fallut bien modérer un peu l'allure à cause de l'obscurité épaisse.

Oh ! qu'il est impressionnant dans le calme de la nuit ce grondement de l'immense forêt, sourd comme une mer lointaine, profond comme le ciel et berceur comme un chant !

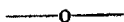
Non moins impressionnant ce mélange de silence et de murmures, d'obscurité et de lumière vague ; des bandes d'oiseaux retardés s'élèvent sur notre passage et s'enfouissent dans l'ombre avec leurs petites voix crépitant comme des éclats de rire.



Mon petit bonhomme du Faubourg des Moulins va bien, durant quelques jours encore on devra supporter son avant-bras sur un écharpe.

J'entreprends le traitement de Melle Labbé, ma petite tuberculeuse, avec sympathie et confiance. Je prévois une belle lutte, la jeune

filles est profondément déprimée, et si je ne réussis pas à provoquer une réaction rapide, les tubercules pourraient envahir d'autres organes.



Ma vie passe active, intéressante. Je suis ici depuis un mois et il me semble que c'était hier que j'arrivais au son de la cloche de midi.

Les bons soins de M^{de} Dubois ne se ralentissent pas un instant. Friponne est toujours impressionnée, toujours prévenante, toujours curieuse.

Mes bons amis du lac viennent souvent au village et ils ne passent pas une fois sans entrer me dire un affectueux bonjour. M^{lle} de Verdun conduit elle-même son excellent petit cheval "Café" et, en compagnie de son inséparable amie, elle fait les messages et prend le courrier de la famille, des Lambert et du presbytère.

Elles arrivent le vendredi dans l'après-midi, et retournent le samedi matin.



Avec les commissaires, l'inspecteur et monsieur le Curé, j'ai fait cette après-midi la visite d'une des écoles du premier rang.

C'est toujours avec un plaisir nouveau que je me mêle à ceux qui s'intéressent à la petite école. Oh ! cette petite école, comme on devrait l'entourer de surveillance, de sollicitudes !

En sortant des bras de sa mère, sa première institutrice, l'enfant est livré à la maîtresse qui a mission de former son intelligence et son cœur. Cette institutrice est-elle à la hauteur de sa tâche ! Je ne le crois pas ; comprend-elle bien la gravité du rôle qu'on lui confie ? Ce n'est pas mon opinion.

Certes, l'esprit de dévouement ne lui fait pas défaut, et s'il suffisait d'apprendre à nos petits la lecture, l'écriture, un peu d'arithmétique, le catéchisme et l'histoire sainte, la maîtresse d'école actuelle serait à peu près suffisante.

Mais quand elle a enseigné ces choses aux enfants, si elle a négligé de leur parler de patriotisme, de l'amour que chacun doit à son pays, à sa chère province, à sa paroisse, à son foyer, alors elle n'a fait son devoir qu'à moitié.

Il faut que, à la petite école de campagne, l'enseignement de chaque jour soit imprégné, saturé de ces grandes leçons de patriotisme qui feront de nos fils les continuateurs des grands ancêtres ; il faut que ces enfants, les nôtres, ceux d'aujourd'hui, ceux de demain, apprennent quelle noble mission leur a été léguée par

leurs pères : la conservation intégrale des saintes traditions, c'est-à-dire notre langue et notre foi.

Il est très bon qu'on leur dise les grands faits de notre histoire, la vaillance des premiers pionniers, l'héroïsme de nos missionnaires, mais il est non moins bon que, dès leur enfance, ses petits apprennent à aimer de tout leur cœur le foyer qu'ils habitent et à comprendre ce que signifie pour nous, ce mot sacré : le foyer.

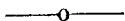
Le foyer c'est bien la maison paternelle et ses souvenirs, le père, la mère, la grand'mère encore alerte et si bonne toujours, les frères et les sœurs, les voisins dévoués, les oncles et les cousins qu'on aime tant à rencontrer durant les veillées d'hiver auprès du poêle qui ronfle ; la terre généreuse qui nous donne le pain et l'horizon familier, où cent fois par jour se promènent nos regards d'enfants.

En effet, le foyer c'est bien cela et c'est plus que cela ; c'est le gage de notre survie, de notre immortalité comme race ; c'est la forteresse qui nous protège contre l'invasion des influences étrangères, c'est la barque qui nous porte intègres, complets, vers l'accomplissement de nos destinées, c'est le temple où s'accomplit tous les jours le miracle

qui fait nos enfants plus nombreux, plus forts, plus beaux.

Notre foyer c'est une tradition qui nous honore, c'est un témoignage qui nous inspire la confiance et le courage.

Restons fidèle au foyer paternel et nous resterons fidèles à nos traditions, à ces chères traditions qui nous ont faits ce que nous sommes, un peuple heureux parmi tous les peuples.



—Bonjour ! monsieur Paré.

—Bonjour docteur !

Appuyé sur la clôture de pieux qui borde le chemin, fumant du bon tabac canadien, le père Paré se repose, pendant que ses boeufs, haletants, lancent de toute la force de leurs naseaux un souffle humide qui tombe en petits flocons figés par l'air crû qui rase les guérets.

—Vous labourez là un bien beau champ, père Paré, et je suppose qu'il a dû vous donner une belle récolte.

—Non, docteur, pas si belle que cela, vraiment.

—La température a pourtant été favorable ; un printemps hâtif, des pluies régulières et suffisantes, le sol de votre champ est de qua-

lité première. Alors, d'après vous, quelle serait la cause de la diminution ?

—Bien, on dirait que la terre s'appauvrit, se fatigue. Nous nous apercevons bien que ce n'est pas comme autrefois, ça diminue un peu chaque année. Tiens, voyez là-bas, les jeunes qui font l'arrachage des patates. Depuis dix ans nous en semons des patates sur ce côteau, autrefois c'était beau de voir comme ça venait, comme ça poussait ; puis, d'une année à l'autre, ça s'est mis à diminuer sans raison. Cette année nous allons ramasser cinquante minots là où, dix ans passés, nous en récoltions cent.

C'est comme ça pour toutes les cultures, le blé ne paie plus, les avoines sont rares et de mauvaise qualité, les friches donnent encore un peu de pacage à cause de l'engrais je suppose. Avec les enfants, je commence à avoir de l'inquiétude et nous nous demandons ce que l'on va devenir si ça continue.

—Père Paré, me permettez-vous de vous faire quelques remarques, de vous offrir quelques conseils ?

Ne vous étonnez pas, si, moi, médecin, je vous parle d'agriculture. Je suis né et j'ai été élevé dans la maison d'un cultivateur. Oh ! les belles années que j'ai passées là, dans ce doux foyer que j'ai quitté trop tôt ! Que des courses

j'ai faites sur la terre, attaché aux pas de mon père ou accroché à son bras; combien de fois j'ai trottiné à la suite du semeur lançant comme une poussière d'or les grains féconds, combien de fois avec mes petites soeurs, j'ai glané les épis qui tombaient des lourdes charettes entrant les grains; combien de fois me suis-je endormi sur une veuillotte de foin odorant pendant que mon père me couvrait de son gilet de travail !

Cher monsieur, de vous dire ces souvenirs me cause de la joie et aussi un peu de remords. Je suis un déserteur de la terre et ce qui ajoute à la gravité de mon action, c'est que j'étais le seul fils. Mon père a donc le grand regret de songer que, après lui, le bien passera entre des mains étrangères et qu'il n'aura peut-être pas la consolation de mourir dans la confortable maison qu'il a construite pour lui et les siens.

—Et vos soeurs ?

—Deux sont religieuses, une est mariée et bien établie; la dernière désire se livrer à l'enseignement. En attendant elle reste attachée à la maison et, par son dévouement de tous les jours, elle tâche d'adoucir les chagrins causés par l'absence des autres.

—Mais qui donc vous a engagé à vous faire médecin ?

—Premièrement, la maîtresse d'école qui m'a mis dans la tête que je ne devais pas faire un habitant. J'étais trop jeune et trop naïf pour comprendre l'inanité du motif qu'elle invoquait. Je me sentais attiré par le goût de l'étude, et je n'étais pas doué d'une trop bonne santé. J'ai trop souvent entendu l'affectueuse sollicitude de mes parents me dire que je n'étais pas assez fort pour cultiver la terre. Mon sympathique curé croyait voir en moi un futur prêtre et, en silence, ma mère a peut-être caressé ce rêve. Ce qui fait que, à l'âge de douze ans, je partais pour m'en aller au collège.

Il était bien ému le petit bonhomme en embrassant sa mère, comme David portait sa malle à la voiture; il était bien sincère le chagrin qui tout d'un coup lui étraignait la gorge à l'étrangler, il était bien humide le regard qu'il portait en arrière vers les êtres si tendrement aimés qui disparaissent dans l'éloignement.

Mais, cher Mr Paré, je m'oublie, pardonnez-moi.

—Mais non, je vous en prie, continuez.

—Chaque année je passais deux mois de la belle saison à la maison et je reprenais contact avec la bonne terre qui me reconnaissait et qui semblait me reprocher mon abandon.

Mon père possédait trois belles terres en plein rapport. Vous comprenez que, pour cultiver une si grande étendue, il fallait éparpiller son travail sans pouvoir jamais donner à chaque partie l'attention et les soins qu'elle exigeait pour donner un bon rendement.

Après mon départ, mon père vendit l'une de ces terres, la plus éloignée. Après deux ans il constata que la somme du travail diminuait et que les revenus augmentaient.

Quand il comprit qu'il ne pouvait plus compter sur moi pour lui aider, il vendit une autre terre et il ne garda que le bien paternel, celui qui lui venait de grand'père.

Le même phénomène se produisit, on put concentrer sur une étendue de terrain raisonnable les efforts que l'on gaspillait à courir à droite et à gauche, on put sans effort, donner plus de soins à nos travaux avec des dépenses et un personnel réduits.

Je vous surprendrai peut-être en vous disant que, loin de diminuer, les revenus provenant de cette ferme unique devinrent aussi considérables et finirent par surpasser ceux que donnaient autrefois les trois terres réunies.

Ces résultats étaient dus, vous le comprenez, aux meilleures méthodes de culture employées.

Mon père consulta des cultivateurs instruits; il se livra à la lecture du "Journal d'Agriculture".

Il comprit que la terre, comme les hommes, a besoin de nourriture et de repos, qu'elle n'est pas inépuisable et que, par conséquent, lorsqu'elle donne, à une sorte particulière de grains qui germent dans son sein, la substance dont ils ont besoin pour se développer et murir, cette substance est bientôt épuisée. Alors il faudra lui restituer au moyen d'engrais ce qu'on lui a enlevé, et le laisser se refaire en lui confiant une autre variété de semailles.

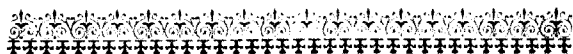
Ainsi, vous vous étonnez que le coteau où vous semez des patates depuis dix ans, soit moins fertile aujourd'hui qu'autrefois. Mais son sol est fatigué et ne contient plus en quantité suffisante les éléments nutritifs propres à la nourriture de la patate. Il faudrait donc ne plus semer de patates à cet endroit.

Il en est de même pour toute votre culture. Votre terre est fatiguée, père Paré, mais elle n'est pas morte, croyez-moi. Changez totalement votre manière de cultiver et pour vous aider à mener à bien cette entreprise, faites-vous adresser le "Journal d'Agriculture", lisez-le soigneusement à la veillée avec vos garçons,

mettez en pratique les conseils qu'il vous donne et vous verrez les bonnes années revenir.

—Je ne sais trop comment vous remercier, docteur; nous avons causé une heure durant, toutefois, m'est avis que j'ai fait une bonne journée.

Et le courageux habitant retournant à sa charrue, poursuit sa marche lente dans le sillon sans fin, pendant que son ombre démesurément agrandie par le soleil incliné sur le glèbe, le suit comme un ange gardien, enregistrant au livre de vie le prix de son sublime labeur.



Il passe dans l'est du deuxième une épidémie de variole; quelques personnes déjà sont mortes et d'autres sont en danger. On s'obstine à ne pas comprendre l'extrême importance de l'isolement et ce n'est que lorsque l'institutrice a été elle-même gravement atteinte que l'on a fermé l'école. J'ai visité toutes les familles de cette concession, et j'ai réussi à convaincre ces bonnes gens qu'ils sont strictement obligés de se protéger et de protéger les autres.

C'est par l'école que cette épidémie s'est étendue si rapidement dans tout le canton.

Il est profondément regrettable que, en certains endroits, on comprenne si mal ses obligations vis-à-vis du prochain: on sait très bien que cette maladie s'attrappe et cependant on circule librement chez les voisins, à l'église, quand on a la maladie chez soi, sans souci de semer la contagion, la maladie, la misère, la mort.

Ces personnes qui, d'ailleurs, pratiquent les devoirs de la charité chrétienne, qui savent, dans le fond de leur conscience, que leur négligence inqualifiable va porter le carnage et le deuil dans tout un canton, toute une paroisse jusque là heureuse et paisible, ces personnes,

dis-je, sont mûres pour la prison ou l'asile d'aliénés.

N'est-il pas ridicule, n'est-il pas plutôt profondément triste de voir que notre loi ne punit ces irresponsables que d'une peine légère.

Après les sages conseils donnés par Mr le curé en chaire, j'ai fait beaucoup de vaccination.

Il est heureux et réconfortant, dans certaines heures tragiques, de sentir à côté de soi avec sa sagesse et son autorité, le pasteur vénéré de la paroisse.

Le maire a fait son devoir délicat avec intelligence et fermeté. On connaît la tenacité de certains préjugés chez nos gens : le *"bon Dieu envoie la maladie où il veut"*.

Je me réjouis fort d'une constatation consolante: il n'y a qu'une toute petite fraction de nos habitants qui soient négligents et, dans les occasions graves toute la population saura se presser auprès de ceux qu'elle considère comme ses chefs et ses meilleurs amis.



Avec le notaire et Mr Dubé j'ai passé une agréable soirée, chez Mr M. Dupuis, au deuxième. Nous sommes entrés là peu de temps après sept heures, comme on finissait de souper. Oh ! la politesse de ces habitants, leur souriante hospitalité, comme il fait bon en être l'objet !

—Mais quel bon vent vous amène donc, s'écrie le maître de la maison comme tout le monde s'empresse à notre rencontre.

—Nous venons prendre une petite partie de cartes, dit le notaire.

—Nous voulons une revanche, ajoute Mr Dubé, s'adressant à M^{de} Dupuis qui dessert la table.

—Prépare donc la table, Jeanne, nous jouerons dans la grande chambre.

—Mais pas du tout, intervient le notaire, nous sommes très bien ici au milieu de toute la famille.

—C'est comme il vous plaira, et Jeanne approche une table qu'elle recouvre d'un tapis de laine rouge du pays, elle ouvre le tiroir et en retire un jeu de cartes tout neuf.

—Avez-vous entré toute votre récolte, Mr Dupuis ?

—Oui Mr Dubé.

—Etes-vous satisfait du rendement ?

—Oui, en effet ; la qualité est excellente. La température a été favorable et le rendement a été satisfaisant.

—Nous constatons que ça va mieux, dit le grand garçon, surtout depuis que nous avons changé notre ancienne manière.

—C'est vrai, ajoute Mr Dupuis, depuis que les garçons lisent pour s'instruire, ça va mieux pour tout de bon. C'est bien encourageant et je pourrai garder mes trois garçons.

—Et vos filles ?

—Les filles ? il y a de la place, ici, aux côtés de la mère pour les quatre filles et nous avons trouvé quelque chose pour les occuper et les intéresser.

—Je leur ai fait comprendre, dit Mde Dupuis, qu'elle pourrait trouver à se marier, un bon jour, et que, en tout cas, il fallait se préparer à être une bonne maîtresse de maison. Je les ai mises au jardin et, comme résultat, la cave est pleine de bons légumes ; nous avons augmenté la quantité des moutons et nous avons descendu du premier les rouets et le vieux métier à tisser que vous voyez là, dans le coin. Nous avons repris la culture du lin, et des nappes et des draps de belle toile s'empilent sur les draps et couvertes de flanelle.

— Dans ce cas, vos jeunes filles ne songent pas à vous quitter pour entrer en service à la ville ou aller travailler dans les factoreries des Etats ?

— Pas de danger, Mr le docteur, elles sont trop bien ici, à la maison et, d'ailleurs elles savent bien que ni du père ni de la mère elles obtiendraient la permission de s'en aller.

— Vous avez modifié vos anciennes méthodes de culture, Mr Dupuis, et vous constatez un grand changement pour le mieux.

— Demandez à la femme, demandez aux enfants ce qu'ils en pensent.

— En effet, dit l'un des garçons, un joli gail-
lard aux hanches solides, le père, comme un
trop grand nombre d'habitants malheureuse-
ment, était un peu routinier et l'on se conten-
tait de faire aujourd'hui ce que l'on avait fait
hier; on ne savait pas que le dépérissement du
sol et l'appauvrissement des grains de semence
finiraient par amener une diminution du ren-
dement.

Il y a cinq ans, un belge, professeur à l'école
d'agriculture, est venu passer quelques semai-
nes de vacances chez Mr Tanguay, notre troi-
sième voisin, ancien instituteur. Ce monsieur
voulut bien venir nous voir. Il visita notre
ferme, l'érablière, examina nos troupeaux, nos

bâtiments. Il nous expliqua comment on cultivait dans son pays dont le sol, labouré depuis des siècles, est toujours fertile.

Un dimanche soir, il fit une conférence en présence d'un certain nombre de cultivateurs, que mon père avait invités.

Nous étions convertis et, à l'automne, nous mettions résolument en pratique les instructions du professeur. D'autres ont suivi notre exemple et nous nous réjouissons aujourd'hui du résultat.

—Avec le même travail, dit Mr Dupuis, notre terre nous donne quatre fois ce qu'elle nous donnait avec l'ancienne manière et les produits sont de meilleure qualité.

—Et nous pourrons établir chez nous nos trois gargons, ajoute Mde Dupuis, en enveloppant ceux-ci d'un beau sourire de mère heureuse.

—Les cartes nous attendent, dit Mr Dubé.

—Allons-y dit le notaire: "Madame Dupuis, veuillez je vous prie, me faire l'honneur de jouer avec moi".

—Avec grand plaisir Monsieur Lépine.

—A quoi jouons-nous ?

—Mais au quatre-sept, puisque Mr Dubé veut sa revanche, dit Melle Jeanne.

—Avec vous, dans ce cas, si vous voulez, Jeanne ?

—Volontiers dit la jeune fille.

—Alors, c'est sérieux, dit le notaire.

—Dans ce cas il faut ne pas dire un mot et ne faire aucun signe.

—A la force du jeu...

—Et des joueurs, conclut Mr Dubé.

Et la bataille commence dans un silence qui ressemble à une paix armée, surveillée avec un vif intérêt par les assistants autour des joueurs.

Je profitai de cette accalmie pour m'approcher de la grand'mère. La vénérable vieille, assise auprès du feu, tricotte activement en suivant d'un air amusé la conversation qui se poursuit autour du sujet qui l'intéresse vivement : la terre paternelle ~~est~~ ^{est} l'avenir des enfants.

—Vous êtes bien attachée à ce foyer, mère Dupuis, et j'ai bien vu que les paroles louangeuses qu'on lui a prodiguées il y a un instant vous ont réjouie.

—Eh oui, docteur, le foyer et les petits, c'est ce que j'ai aimé le plus dans ma vie. Pour moi, il n'existe plus autre chose, avec l'église où je peux encore aller de temps en temps, et le cimetière qui contient un si grand nombre des miens.

D'ici, nous voyons bien le clocher et les beaux arbres du cimetière et, quand il fait grand jour, j'aime à trainer ma chaise près de la fenêtre du nordest, et pendant que mes vieux doigts tremblants tricotent par habitude, je regarde la terre et les enfants qui triment.

Dès le petit printemps, c'est l'érablière avec sa cabane à sucre qui fume; la neige partie, c'est le va-et-vient des labours et des hersages; puis les pièces verdissent, les avoines jaunissent pendant que dans les friches les bêtes paissent tranquilles. Je passe ici des heures, attachée de toute mon âme à ce spectacle, et plus je vieillis plus je trouve réjouissants les souvenirs qu'il m'apporte, souvenirs d'un passé qui de plus en plus se rapproche.

Mais, aujourd'hui, cher docteur, il arrive que distraitement, sans le vouloir, mes yeux se détachent des chères visions, essayent d'aller plus loin, fouillent là-bas, tout à côté de l'église et se posent dans ce petit coin paisible où m'attendent des êtres bien aimés, et ces pauvres yeux attirés là, n'en reviennent que lorsqu'ils n'en peuvent plus, brouillés par l'âge et, je crois bien aussi, par une larme qui s'y pose.

—Chère madame Dupuis, deux grandes forces contraires vous sollicitent, les souvenirs si captivants d'un passé vécu dans la paix du tra-

vail et du devoir accompli, et l'attirance fatale qui nous incline vers la terre à l'autre bout du chemin.

—C'est le sort inévitable. Vous avez peiné, mais vous avez vécu dans la douceur d'un foyer où l'on n'a cessé de vous entourer de respect et d'affection.

—Pour cela, c'est vrai, docteur, le bon Dieu nous a aimés.

—Votre vie si bien remplie est un exemple à citer à notre jeunesse plus frivole, et un encouragement à ceux dont la foi en l'avenir pourrait chanceler, et pour cela, votre mémoire passera comme une bénédiction.

—Vous êtes bien bon, docteur, de jaser comme cela avec une vieille qui n'est plus à la mode. allez donc rire avec les jeunes qui vous attendent.

—Mais il est déjà dix heures, dis-je, étonné.

—Où, il est dix heures, dit le notaire, c'est le temps du départ, vous n'aurez pas le plaisir de jouer aux cartes avec nous, ce soir.

—Nous pourrions revenir !

—Certes oui, dit vivement Mr Dubé, il me faut ma revanche.

—Vous ne partirez pas comme ça sans prendre quelque chose, dit madame Dupuis. Alma va donc chercher des croquignoles et toi, Geor-

gette, donne les verres et apporte un cruchon de vin.

Ces ordres furent vivement exécutés et sur la nappe blanche de toile du pays, Jeanne verse dans des verres un beau petit vin piquant de gadelles, pendant qu'une autre passe à la ronde de fondantes croquignoles.





à l'Abbaye, ce 28 oct. 18...

Cher docteur,

Nous vous attendons au presbytère de l'Abbaye demain. S. v. p., venez de bonne heure. Tous nos amis seront là. On espère vous retenir toute la soirée.

Cordialement,

L'Abbé.

C'est le messager de la Compagnie qui m'a apporté ce billet.

A huit heures, hier matin, j'étais arrivé chez Paul, les embarcations étaient préparées.

Avec Mde de Beaumont^{Lieu} et mademoiselle Lambert, je montai dans l'une, tandis que Mlle de Verdun, son père et Paul occupaient l'autre. C'était par un beau matin de fin d'octobre, il y avait du soleil à plein ciel, sur les fronts et dans les âmes. Le vent soulevait à peine les petits drapeaux hissés à l'arrière des embarcations. Nous voguions doucement, sous l'impulsion de nos avirons effleurant à peine la surface de l'onde, pendant que monsieur de Verdun entonnait de sa belle voix de baryton : "*Embarquez-vous*" de Godard. Ces couplets berceurs et la voix large et sympathique du chan-

teur nous tenaient dans le ravissement, mais ils impressionnèrent vivement la petite française. Je la vis porter discrètement à ses yeux un pli du drapeau qui ombrageait sa belle tête, et essuyer une larme.

Paul saisit ce geste, et son regard, ému déjà, sollicita le regard qu'un rapide nuage avait voilé, mais les beaux yeux noirs avaient retrouvé leur sourire.

“Bonjour mes amis”, nous lança du rivage la voix de monsieur François à travers ses deux mains en porte-voix et, cinq minutes plus tard, nos légères nacelles glissaient sur le sable.

—Vous êtes les bienvenus, dit le Curé qui s'empresse au-devant de nous, et je vous prie de me suivre à mon modeste logis. La procession s'organise et nous montons la côte bordée de buissons et de grands arbres jaunis.

En serpentant, ici sous un dôme touffu, là, en plein soleil, plus loin entre deux haies de fougères, mais toujours couverte d'un tapis épais de mousses et de feuilles, cette côte nous conduit à l'Abbaye.

—Mr le curé, veuillez nous permettre d'entrer un instant dans la chapelle pour saluer la Sainte Vierge. Le docteur est parti de chez lui tellement pressé qu'il a dû oublier sa prière du matin.

—Vous avez toujours d'excellentes idées, Suzanne, dit l'Abbé.

—Et vous les exprimez fort à propos, ajoutai-je.

—Entrons, dit monsieur de Verdun.

—Entrons, répétons-nous en chœur.

Monsieur l'abbé récite une dizaine de cha-pelet et nous répondons à haute voix.

Mademoiselle Lambert se met à l'harmonium (un excellent petit Pratte) et Paul entonne ce beau cantique à la Vierge.

“Reine des Cieux.

“Jette les yeux

“Sur ce béni sanctuaire”.

—Et avec enthousiasme, tout le monde répète le refrain :

“Et montre-toi notre mère.”

Lorsque, au second couplet, il chante :

“Mets en nos cœurs

“Les belles fleurs

“De foi, d'amour, d'espérance”.

J'ai cru que sa voix se faisait plus inquiète et plus suppliante.

—Et, à son tour, le bon prêtre verse une larme d'émotion.



Deux pas et c'est le presbytère.

Majestueux et souriant, monsieur François nous attend. Nous entrons dans une salle spacieuse et bien éclairée; la première impression en est une de bien être. Nous nous emparons des sièges confortables distribués, les uns en face d'une fenêtre encadrant un merveilleux paysage, les autres, autour de la cheminée qui flambe et réchauffe.

—Si, ce matin, le docteur a oublié de faire sa prière, il a aussi sans doute oublié de déjeuner, dit malicieusement monsieur de Verdun, saisissant le regard éloquent que je portais vers la salle, à gauche, d'où nous arrivait une fine odeur de bon café.

—Oh! mais, madame Dubois et Friponne étaient là, répondis-je.

—Vous ne refuserez pas, tout de même, de prendre quelque chose avec nous, dit mademoiselle Lambert.

— Une longue course à l'air vif du matin est toujours un bon prétexte à accepter un bon morceau, ajouta madame de Beaulieu.

—D'ailleurs, nous ne sommes pas encore dans les jeûnes de l'avant, continua Paul.

—Et de vous mettre à table avec nous ne vous rendra pas malade, ajouta monsieur de Verdun.

—Vous ne commettrez même pas le plus petit péché de gourmandise, dit le bon curé.

—Votre sollicitude touchante a vaincu mes scrupules, dis-je et, chers amis, c'est avec une conscience sereine et un appétit excellent que j'attends l'invitation de se mettre à table.

—La conversation se continue vive, spirituelle, cordiale; d'un bout de la table à l'autre les apostrophes volent, les bons mots se succèdent les rires éclatent pétillant comme le vin que versait aux convives monsieur François affairé.

—Quel est le programme de la journée, demanda madame de Beaulieu

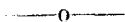
—De la joie, dit vivement, mademoiselle de Verdun.

—C'est entendu, dit le curé, puisque vous êtes là.

Eh bien, chère petite Claire, ce matin nous nous promenons dans les ruines de l'Abbaye; le *lunch* sera servi à une heure.

Cette après-midi nous irons visiter le hameau et ses habitants. Les deux bons anges de ces pauvres familles nous présenteront.

Au retour temps libre jusqu'à sept heures pour permettre à ces dames de préparer le diner.



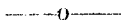
Une tristesse qui ressemble plutôt à un sourire grave se promène sur ces ruines envahies par des flots de feuillages et de fleurs.

Les moines y ont laissé la robuste empreinte de leurs travaux et, plus que les coups du temps, on voit que c'est des vandales qui ont renversé ces constructions solides de pierre et de mortier.

Les murs du cloître s'élèvent à peine de quelques pieds au dessus du sol et dessinent un grand espace autrefois rempli de débris et, aujourd'hui, littéralement couvert de fleurs : des roses grimpantes s'accrochent aux colonnes; des chèvrefeuilles, des vignes naines, des lierres, montent à l'assaut des larges encadrements et voltigent dans l'ouverture béante des fenêtres en ogive. Par une porte percée au fond nous pénétrons dans les jardins cultivés autrefois par les religieux. Ici encore, une luxuriante végétation s'épanouit : des mousses, des courants verts, des fougères entourent des carrés fraîchement dépouillés de leurs légumes succulents et bordent des allées qui conduisent

aux banes de pierre, où ces moines austères venaient s'asseoir et se délasser de leur rude labeur.

Le cimetière est tout près; on y pénètre par une allée percée sous une futaie pleine d'ombre. La croix est encore debout, gardienne à jamais fidèle des tombes confiées à sa garde par ceux qui, pieusement les déposèrent à ses pieds, avant de partir pour aller plus loin encore, vivre leur existence vouée au travail de la terre, à la prière et au perpétuel silence.



Le hameau est composé d'une dizaine de petites maisons habitées par autant de familles.

Ce hameau est situé dans un endroit charmant, sur le bord d'un ruisseau qui dégringole de la montagne par bonds et saccades, jetant sur ses bords ensoleillés son babillage et sa fraîcheur.

Les habitants vivent de diverses petites industries auxquelles tous collaborent. L'été on fait le métier de charbonnier; les fourneaux ne sont pas encore éteints et jettent dans la coulée leur chaleur douce et leur fumée grise.

Le soir, comme une armée de sorciers et de feux-follets, des formes bizarres, fantastiques,

habillées de bœurs rouges, vertes, bleues, voltigent au dessus ces fourneaux et vont mourir dans la forêt voisine; on dirait les âmes en peine des arbres qui meurent dans le brasier incandescent.

Durant l'hiver, on fabrique des balais, des pelles, des raquettes. Avant l'arrivée de l'Abbé et de son frère dévoué, on s'intéressait fort peu à ces pauvres gens. Aujourd'hui, on les visite, on les aime, on les assiste. Une transformation complète a été opérée par cette suave et irristible puissance, la charité chrétienne.

Conduits par les deux jeunes filles, nous nous approchons de la petite bourgade; toute la population, hommes, femmes, enfants, vieillards, se montrent, se pressent et se mêlent à notre groupe. On cause, on interroge les anciens, on discute avec les hommes et les femmes, puis nous pénétrons dans l'une de ces maisonnettes.

C'est ici que nous constatons l'influence bien-faisante exercée par nos bonnes petites amies, Claire et Suzanne. La propreté relative que l'on voit dans les alentours, est plus visible à l'intérieur.

Le parquet et les meubles sont en bon état; il y a aux fenêtres et autour du lit des tentures qui réjouissent l'oeil et mettent un air de gaîté dans le logis.

Des geraniums et des vervaines brillent et enbaument.

Dans le coin opposé au lit, est le poêle et, tout près, une petite buche à pain. Des chaises foncées de lianes d'orme, fabriquées à la maison, et une grande table complètent à peu près l'ameublement primitif. N'oublions pas le ber qui occupe sa bonne place auprès du grand lit. Des engins de pêche et un fusil sont accrochés aux poutres; un escalier raide conduit au grenier.

—Vous ne sauriez vous imaginer combien nous aimons ces deux jeunes filles, dit la grand-mère en désignant mademoiselle de Verdun et mademoiselle Lambert, occupées à faire les honneurs de la modeste maison.

Elles se dévouent auprès de nos pauvres familles pour nous enseigner à mieux tenir nos maisons, à mieux soigner nos enfants. A la mère elles montrent à faire la cuisine avec le peu de moyens que nous avons; aux filles, elles apprennent à coudre, à raccommoder le linge et à le tenir en propreté. C'est bien réjouissant de les voir entrer, ici et là, dans toutes les maisons: on les attend, on les guette dès le petit matin, le jour de leur visite.

—Et nos hommes, ils sont contents quand ils s'en viennent à la maison après l'ouvrage, dit

la mère, parce que c'est si bien mieux qu'avant. On commence à vivre un peu comme les autres et c'est à ces bonnes demoiselles qu'on le doit.

Mr le curé vient quelquefois avec elles et ils montrent aux enfants le catéchisme, la bonne politesse, la propreté et un tas de bonnes autres choses.

Elles ont si bien soigné la pauvre mère Marcelle, malade depuis presque toujours, qu'elle l'ont ramenée à la bonne santé, dit l'une des jeunes filles.

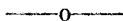
—Et le petit de chez les Guillemette qui s'en allait avec son poumon mangé par la consomption.

—Il faut voir aussi comme tout le monde les aime, et, tous les jours, nous prions le bon Dieu de les bénir.

En écoutant ces expressions louangeuses à l'adresse de ces généreuses créatrices de mieux-être et de joie, et qui, en souriant donne du courage et des consolations à des êtres qui avaient toujours vécu loin de ce que la vie peut, parfois, nous offrir de beau et de bon.

Le jour baissait déjà, En remontant vers l'Abbaye nous nous disions que dans notre monde d'égoïsme, il est réconfortant de rencontrer des âmes d'élite illassablement tournées vers ces pauvres gens qui ont soif d'un

peu de bonheur et de beauté, et nous nous réjouissons de trouver chez les plus humbles, timide mais bien vivante, la sainte vertu de reconnaissance.

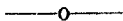


Les lampes à pétrole éclairent joyeusement le grand vestibule lorsque nous y entrons, à notre retour.

Selon le programme accepté ce matin, les dames vont préparer le dîner que nous prendrons à sept heures.

Pour nous faire prendre patience en attendant, monsieur François nous fait servir du bon vin.

Après avoir allumé nos cigares, nous nous installons auprès de la cheminée et une sérieuse conversation s'engage.



—Mr l'Abbé dit monsieur de Verdun, le directeur de "L'Echo de Paris" me prie de lui adresser la suite de mes correspondances sur "La survivance française au Canada".

Mes premières lettres établissent que cette survivance est incontestable et incontestée. Je désire aujourd'hui étudier les causes principa-

les qui ont produit ce résultat, les facteurs de cet état de chose qui nous étonne, nous français de là-bas, autant qu'il nous réjouit.

Mon ami Paul, mon meilleur élève, avec son enthousiasme exhubérant; vous ferait un beau discours sur ce sujet, et le docteur, avec son patriotisme agissant, trouverait des termes éloquents pour vous dire la fidélité de sa race à ses belles traditions.

—C'est par modestie que monsieur l'Abbé veut nous confier, à mon ami et à moi, le soin de vous faire voir la plus belle page de notre histoire.

—Paul a raison, dis-je, le rôle admirable joué par nos prêtres dans l'oeuvre de notre salut national, c'est à nous qu'il appartient de le dire.

Si vous voulez, monsieur de Verdun, continua Paul, nous remonterons en arrière jusqu'à la date de la conquête. Après le Traité de Paris, un trop grand nombre de ceux sur qui nous avions raison de compter, nous abandonnèrent à jamais et retournèrent en France.

Un deuil cruel pesa sur le pays, une tristesse immense se répandit chez le peuple, ce brave petit peuple qui s'était bien battu pour sauver son pays.

Dans sa grande infortune il se tourna vers le seul ami qui lui restait, le véritable ami.

celui qui ne trahit jamais, son prêtre. De ce cœur de prêtre, sur le peuple qu'il adoptait, un immense amour descendit.

La Providence, qui nous a assigné une mission en Amérique, suscita une élite qui se montra égale à sa haute tâche, nous conservera dans notre fière intégrité de catholiques et de français.

“Puisque la France est partie, bâtissons ici une France nouvelle avec la beauté, les traditions et les idéals de l'ancienne”.

Ce fut notre devise.

On réorganisa la paroisse canadienne, on se groupa autour de l'église, et la parole de Dieu continua à nous donner la vie spirituelle qui ne devait pas mourir.

Dans un autre ordre d'idées, le curé et le seigneur s'unirent aux notables pour nous aider à refaire notre vie politique et sociale.

Le Traité de Paris nous garantissait le libre exercice de notre religion, l'usage officiel de notre langue et la conservation des lois françaises.

Nous avions raison d'espérer que, protégés par les traités et la fière devise anglaise: “Dieu et mon droit”, nous pouvions organiser notre existence propre et vivre en paix notre vie.

Ce rêve ne fut pas long : la persécution arriva, parfois insidieuse et hypocrite, parfois brutale, mais persévérante, illassable. Alors, du sein de ce petit peuple surgirent des défenseurs. Forts de toute la puissance de la justice on se dressa énergiquement en face des ennemis et les combats qu'il fallut livrer fortifièrent à jamais notre attachement à ce que nous avions de plus sacré, notre langue et notre foi.

La persécution dure encore, toujours, et les héroïques lutteurs sont toujours là, aussi vigoureux aussi résolus que le premier jour, et nous sommes restés absolument, intégralement, catholiques et français.

Oh ! être catholiques et français ! quelle joie, quelle beauté, quelle fierté !

—Spontanément, énergiquement, nos mains se tendirent vers notre ami et des bravos éclatèrent.

Monsieur de Verdun était vivement ému.

—Auprès de ceux qui combattaient à la tribune et dans le journal, il y avait d'autres lutteurs, plus humbles mais non moins vaillants : l'armée pacifique des travailleurs de la terre.

A l'ombre du clocher de son village, l'habitant fondait le foyer canadien, asile sacré de tous les dévouements et des plus belles vertus.

Cet infatigable travailleur traçait des sillons, et la rosée du ciel avec les ondées qui passaient là-haut venaient les féconder; il semait sur ses pas les grains fertiles, et les rayons du soleil les faisait murir, et, pour payer son labeur, à l'automne doré, ses granges vastes et ses greniers se remplissaient de l'abondance de sa récolte.

A la maison, par la fenêtre qui laissait entrer des âcres odeurs de la terre remuée, les yeux de l'aïeule suivaient aux champs les travailleurs diligents, pendant que la mère affairée aux préparatifs du ménage souriait au petit du berceau comme, seule, une maman canadienne sait sourire.

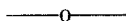
—C'est donc en restant fidèles à votre foi, à votre langue et à votre foyer, que vous avez survécu, dit monsieur de Verdun.

—En effet, dit l'abbé, c'est cette trinité bien-faisante qui nous a assuré le salut.

—Au milieu des luttes incessantes pour la liberté et du travail pour le pain quotidien notre caractère s'est fortifié, notre santé morale s'est épanouie, notre jovialité native et notre optimisme nous tiennent en belle humeur.

Mr de Verdun, nous sommes dignes de nous réclamer des grands ancêtres qui venaient de là-bas, nous n'avons pas failli; nous sommes

français, et nous vivrons français à jamais.
Dites-le bien à nos gens du vieux pays.



Mes amis, dit madame de Beaulieu, nous vous attendons de ce côté.

Approchez-vous, dit l'Abbé, il faut suivre le programme.

~~On insista pour que les dames prissent place avec nous et le~~ diner fut servi par deux jeunes garçons.

—Mon cher curé, dit madame de Beaulieu, vous avez des trésors de petits serviteurs et c'est un vrai plaisir de les voir évoluer rapidement et discrètement autour de soi.

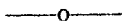
—C'est mon factotum, ce bon Pierre, qui les a dressés un peu à tout faire dans la maison. Ils sont en effet bien gentils.

—Où avez-vous découvert ces trésors ?

—Ici au hameau. Ils rendent d'inappréciables services. Intelligents et pleins de bonne volonté, on les utilise partout. J'en occupe d'autres de ces pauvres enfants aux divers travaux de culture et de jardinage. Nous avons même une étable et une basse-cour qui, avec le jardin, alimentent la maison.

—C'est vraiment rendre service à ces jeunes que les habituer ainsi à un travail intelligent, c'est un apprentissage qui, plus tard, leur sera bien précieux.

Une gaité de bon aloi rayonnait sur tous les fronts. On fit des compliments bien mérités à celles qui avaient préparé ce diner succulent et, au dessert, on leur présenta, dans des paniers rustiques, les plus belles fleurs de la saison.



Pour jouir de cette belle soirée les jeunes sortirent au dehors et allumèrent un grand feu de branches et de feuilles sèches. Aussitôt une immense lueur s'éleva, illuminant les alentours, se reflétant dans le lac et éclairant jusqu'à la rive gauche, ~~du lac~~.

Sur une large pierre, Paul étendit une épaisse couche de feuilles et invita mademoiselle de Verdun à s'asseoir. Lorsqu'elle fut bien installée, pour la protéger contre la fraîcheur de la nuit, il déposa sur ses épaules le châle de laine épais et soyeux qu'elle portait sur son bras.

—Paul, venez près de moi et causons, voulez-vous ?

— Oh ! avec un grand bonheur, chère amie.

— Pourquoi laisser plus longtemps nos lèvres closes, lorsque nos coeurs parlent si fort. Vous m'aimez, Paul, de toute la force de votre âme si noble et si vibrante.

Par délicatesse, ce sentiment, vous l'avez caché au plus intime de votre être.

Est-ce que l'on peut cacher longtemps un amour comme celui-là ?

Je l'ai deviné et peut-être avant vous. Ce jour-là, un grand bonheur a passé sur moi.

Comme vous, je me suis tue, mais l'éloquence de ce silence vous l'avez comprise, n'est-ce pas ?

Suzanne, notre soeur chérie, voit ce qui se passe entre nous et elle en éprouve une grande joie. Mon père, encore affaîsé sous le coup de ses grands malheurs, a pressenti ce qui arrive, et il sourit doucement quand il lit dans mes yeux ce qui se passe dans mon coeur.

Oh ! ce matin, quand j'ai entendu, belle, ferme comme autrefois, et presque consolée, sa voix s'élever dans un chant dont les accents nous reportaient si loin en arrière, j'ai vu passer dans mon esprit notre doux foyer de chez nous, maintenant vide de tous ceux que nous y avons si tendrement chéris, un sanglot a étreint ma gorge et un nuage a voilé mes yeux.

Aussitôt, Paul, votre coeur a bondi vers la pauvre petite, et votre pitié est tombée sur elle, douce, comme un rayon, consolante comme une caresse de mère. Je me suis réfugiée dans cette pitié, la plus belle manifestation de votre amour, et, tout le long de la journée, je me suis sentie heureuse, oh ! oui, bien heureuse.

Ne trouvez pas étrange que je vous parle ainsi, Paul, c'est que je connais bien votre caractère loyal et votre âme si belle.

—Chère petite Claire, soyez bénie parce que vous m'avez fait vivre un moment de félicité qui vaut un siècle de bonheur.

Je ne trouve pas étrange votre conduite, elle découle naturellement de la droiture de votre esprit et de la sincérité de vos sentiments.

Quand j'ai senti naître cet amour en moi, quand je l'ai vu grandir, monter jusqu'au paroxysme, j'ai eu peur et lorsque je songeais aux nombreux obstacles qui se dressaient entre nous, une grande tristesse envahissait mon âme.

Vous avez raison, ma petite Claire, on ne cache pas longtemps un amour comme celui que vous m'avez inspiré, vous l'avez vite deviné. Vous avez aussi compris mes craintes, mes scrupules et, tout de suite, vous vous êtes montrée exquisement bonne, vous êtes venue à moi avec votre sourire et vos mains tendues.

Alors, ma détresse a fait place à l'espoir et j'ai senti que je commençais à vivre.

Chère petite Claire, en ce beau soir où, près l'un de l'autre, nous laissons délicieusement parler nos coeurs, une crainte vague nous tient comme une menace et, comme moi, vous en éprouvez le malaise : si nos âmes s'attirent, nos destinées ne tendent-elles pas à nous séparer ?

“Vous êtes si loin de moi !”

—Mon pauvre, mon cher ami, cette distance qui aurait pu nous séparer, mais vous l'avez franchie et, en ce moment, en face du beau ciel serein qui nous couvre, en face de tous les miens, les présents et les absents, si je place ma main de la vôtre, je ne décheois pas du rang où m'a placée ma naissance.

La noblesse de votre esprit, la hauteur de vos idéals, la richesse de votre intelligence cultivée et, par dessus tout, la bonté et la délicatesse de votre coeur, tout cela constitue à mes yeux le plus beau des blasons, vous élève à l'égal des plus fiers et des plus grands.

—Ma Claire chérie ! Vous êtes la meilleure, vous êtes la plus belle, vous êtes la plus aimée, vous méritez d'être la plus heureuse.

La grande lueur du feu de joie montait toujours vers le ciel. Comme Mr l'Abbé, Mr de Verdun, madame de Beaulieu et monsieur François apparaissaient sur la véranda, après une partie de bridge qui ne voulait plus finir.



Le bon curé donna^e un signal et tout le monde entra. Madame de Beaulieu me prit de me placer à l'harmonium et on improvisa un charmant concert.

Melle Lambert, qui chante aussi bien qu'elle joue du piano commence avec "Les fleurs animées" d'*Arnaud*.

"De ces fleurs animées,
"Fraîches et parfumées,
"Aux brillantes couleurs,
"Aux parfums enchanteurs
"Ma corbeille est remplie.
"Voyez qu'elle est jolie !
"Allons, prenez mes fleurs,
"J'en ai pour tous les coeurs".

Et la belle chanteuse distribue, à la ronde, le contenu de la corbeille qu'elle tient à la main.

—Paul chante "Les Stances" de *Flégier*.

"Quelque fois, en levant les yeux,
"J'aperçois au ciel une étoile".

—On prie Melle de Verdun de chanter:

“Le Vallon” de *Gounod*, et elle se rend aimablement à l'invitation.

—Avant de nous séparer, chantons à la France immortelle, dit monsieur l'Abbé, et il entonne ces beaux vers de notre poète *Fréchette*.

“Jadis, la France sur nos bords

“Jetta sa semence immortelle;

“Et nous, secondant ses efforts,

“Avons fait la France nouvelle.”

Et nous prenons en choeur :

“O canadiens, rallions-nous !

“Et, près du vieux drapeau, symbole d'espérance,

“Ensemble crions, à genoux,

“Vive la France !”

—Il fallait prendre congé et, comme nous faisons nos adieux, le sympathique échanton, suivi de ses deux petits valets portant de plateaux, nous offre un dernier verre de vin que nous buvons à la santé de notre hôte charmant.

—Nous sortons dans la nuit, éclairés par les lueurs du feu de joie, sur lequel on a jeté des grandes brassées de branches sèches et nous chantons ensemble encore un couplet.

“Embarquez-vous ! qu'on se dépêche !

“La nacelle est dans les roseaux.

“Le ciel est pur, la brise est fraîche.

“L'onde réfléchit les ormeaux.

“Le dieu de ses brillants rivages,

“Le tendre amour veille sur nous.

“Jeunes et vieux, folles et sages,

“Embarquez-vous”.

Et les échos éveillés de la montagne redisent :

“Jeunes et vieux, folles et sages,

“Embarquez-vous ?”

— Sur la surface paisible du beau lac, nous glissons pendant que les étoiles et le grand feu de joie éclairent notre marche vers l'autre rive.

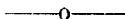


La rude saison est arrivée pour de bon ; la neige couvre le village et les champs, et l'on a sorti les voitures d'hiver.

Le tintement des clochettes et des grelots résonne très agréablement dans la rue, et pénètre jusqu'à moi avec le crissement de la lisse d'acier sur le chemin durci.

Il est dix heures du matin, le soleil de décembre, entrant par la haute fenêtre, déploie dans ma chambre un large rayon qui glisse sur le tapis, s'accroche à mon fauteuil et va se chauffer à la cheminée qui flamboie toujours.

De mon poste d'observation confortable, je vois la fumée blanche qui voltige, là-bas, au-dessus des petites maisons des rentiers frileux.



J'ai reçu une bonne lettre de Denise. Tout va bien, chez nous. C'est le temps des préparatifs pour l'hiver : on a fait les grandes boucheries, on a débité des quartiers de boeuf, de porc et d'agneau. Grand'mère est installée dans l'arrière cuisine, avec Marie, la bonne servante, pour faire le boudin, les cretons, les têtes en fromage, les prâlines, pendant que maman et Denise font les croquignoles et les tourtières.

C'est généralement la première semaine des avants que l'on choisit pour faire les grandes boucheries : on attend les froids pour tuer.

Je vois d'ici, ce remue-ménage, cette activité dans la vaste cuisine, je respire le fumet appétissant de ces bonnes choses qui cuisent au poêle à trois ponts bien rempli de braise de bois franc. Des monceaux de saines victuailles s'accumulent sur la grande table, en attendant qu'on les porte dans la dépense-glacière, où elles seront soigneusement déposées, sur des tablettes recouvertes de nappes de toile du pays bien blanches.

— Cette opération annuelle des *grandes boucheries* se pratique chez tous les habitants de la paroisse à la même époque ; cette première semaine des avants est le signal du grand massacre.

Je sais bien que papa, lorsqu'il entrera avec David, pour souper, s'informera si on a fait la part du curé ; je sais bien aussi que maman lui répondra que, avec la part du curé, on a aussi mis des beaux morceaux pour les enfants.

La part du curé consiste dans le plus beau soc, le plus beau rôti de bœuf, la plus belle longe d'agneau et la volaille la plus rose, la plus dodue.

Rassuré sur le sort des siens, le bon habitant vaquera ensuite aux travaux de l'hiver : faire le train matin et soir, couper et trainer le bois de chauffage pour l'autre hiver, battre et vaner les grains, mettre en ordre ses instruments de culture accumulés dans la remise.

La brunante venue, on entre dans la maison chaude où le bon super nous attend, on fait la prière du soir et les voisins arrivent pour faire un bout de veillé.

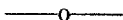
Ce soir, ce seront les Bouffard, les Baillargeon, les Gagnon ; un autre soir, les Lemelin, les Roy, les Dion, etc.

On fume une pipe, on jase, on discute les menus évènements : la maladie du père Lapierre, le mariage du petit Laliberté, l'incendie de la grange de Jos. Breton ; "il faudra faire une tournée et une courvée pour le rebâtir".

— "On fait pas une petite partie, madame P ?"
C'est Louis Bouffard, mon parrain, qui fait cette proposition et maman tire la table, remonte la lampe, et je vous assure que c'est de la bonne joie qui règne dans la maison, tous les soirs.

A dix heures tout le monde se retire ; papa allume le fanal, fait le tour des bâtiments, met des grands quartiers de merisier dans le poêle

qui, dans le grand silence de la nuit, chante sa chanson qui réchauffe en endort.



La mère Lazare est malade. Je l'ai visitée ce matin.

—Je n'osais pas vous appeler, docteur, parce que je suis trop pauvre et, vous savez quand on est pauvre on est gênée.

—Les docteurs, c'est pas des sauvages, ça fait la charité comme nous autres, s'empresse de dire madame Doyer, comme elle enlevait son châle et déposait sur le coin du poêle une tasse de bonne soupe.

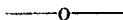
—Vous avez cent fois raison, madame Doyer, dis-je, les docteurs, ça fait la charité.

Et vous, bonne mère Lazare, rassurez-vous, je prendrai bien soin de vous jusqu'à ce que vous soyez complètement rétablie.

La malade est couchée sur un petit lit bien propre et la maison, composée d'une seule pièce, est entretenue par les voisins.

Elle n'aura pas de misère, la pauvre, chacun lui viendra en aide.

Elle est bien touchante cette sollicitude des braves gens de St P... pour leurs pauvres.





J'ai fait un rude voyage au Quatrième, dans St-Lazare. La nuit était belle mais le froid très vif. C'était pour un accouchement chez Mr Michel Laverdière.

Je suis parti vers onze heures, avec mon arsenal ordinaire. Je laisse maintenant *Pinard* sur son rayon.

Bien enveloppé dans une peau de buffle, je m'installe sur le grand siège de la carriole et le cocher se tient debout à l'avant. Une épaisse couche de neige couvre le chemin et c'est avec grande peine que le cheval peut se frayer un passage entre les balises plantées de distance en distance. Après une heure de marche, nous rencontrons une autre voiture dépêchée au devant de nous.

—Il y avait là quelques voisines et, *en attendant*, nous causons.

Sur le poêle un rôti de porc frais rissole et une belle tourtière, à la croûte dorée, chauffe doucement.

L'heureux événement s'est produit au petit jour.

Il faut bien déjeuner avant de partir puisque c'est prêt et que tout est si bon.

Il est d'usage chez nos habitants que l'on garde toujours une bouteille de liqueur forte pour servir dans cette grande circonstance.

On n'en offre jamais au docteur avant l'opération, mais, dès que tout est fini, les petits verres et la bouteille sortent du placard et l'on sert un coup à tout le monde. On remet verres et bouteilles à leur place où ils resteront jusqu'au compéragé.

Le temps s'est gâté, le nordest souffle en tempête et la neige s'amoncelle en gros bancs. On envoie en avant une voiture allège et nous suivons péniblement. Les chevaux sont comme à la nage et nos carrioles bercent comme sur une mer agitée.

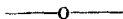
Les solides petits chevaux canadiens renâclent, fument, plongent dans les remous de neige molle, se dressent sur leurs jarrets et s'élancent à l'assaut de nouvelles vagues.

Échelonnées le long du chemin, les maisons sont à moitié ensevelies et, à travers un petit rond pratiqué dans la vitre couverte de givre, un oeil curieux nous regarde, pendant que sur le pas de la porte, les hommes nous saluent et nous invitent à entrer pour nous chauffer.

Mes camarades de route, deux bonnes jeunes femmes, sont de fort bonne humeur et s'amuse comme aux noces. Des guides et de la voix, ils

encouragent leurs bêtes qui font bien de leur mieux.

Couverts de neige et de frimas nous entrons au village à midi.



Nous avons célébré la fête de Noël avec une pompe inaccoutumée.

Un groupe d'enfants du couvent et de l'école des garçons, des jeunes filles et des jeunes gens du village, en s'unissant aux chantre ordinaires, formaient un chœur nombreux. Depuis plusieurs semaines ce chœur s'entraînait sous la direction de monsieur Fortier.

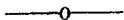
Les chants populaires harmonisés ont été très bien rendus et l'exécution de la si jolie messe brève de Gounod a été presque parfaite.

La messe de minuit à la campagne est l'un des plus grands événements de l'année. Toute la paroisse assiste avec une grande piété à cette touchante cérémonie. C'est la fête des vieillards, c'est la fête des adultes, c'est surtout la fête des enfants.

A onze heures de la nuit, les cloches sonnent le premier coup qui va réveiller tous les habitants. Alors commence le long défilé des voitures venant de tous les côtés vers l'église brillamment illuminée.

Cette année, la température est vraiment ravissante; le ciel et la terre resplendissent d'une sublime clarté; de chaque maison filtrent des rayons de lumière qui se mêlent aux lueurs blanches de la neige; le son des cloches d'église est si réjouissant en cette nuit unique; le rire des petits grelots sur le dos des chevaux, les voix joyeuses qui se saluent dans la nuit, le village plein de rumeurs sous sa parure de givre et de lumière, les cheminées qui réchauffent et embeaument l'atmosphère de leur fumée montant vers le ciel comme un encens, tout cela s'unit en un concert sublime à la gloire du bon Dieu. Et les cloches, là-haut, recommencent l'entraînant carillon qui s'élance aux nuages, plane sur la forêt surprise, vole par les monts et les champs pour dire la bonne nouvelle :

“Gloire à Dieu dans le ciel,
“Un petit enfant nous est né”.



Minuit! tout se tait à l'extérieur. Par les portes largement ouvertes, les fidèles pénètrent pieusement dans le temple comme on chante aux hautes tribunes de l'orgue :

“Ça, Bergers ! assemblons-nous,
“Allons voir le Messie.”

A l'autel, couvert de cierges et de fleurs, les prêtres, dans des aubes blanches de dentelle et des chasubles d'or, s'inclinent :

“Puer natus est nobis”...;

et les fidèles, émus, prient à genoux, le petit enfant couché dans la crèche.

Dehors, dans le silence de cette grande nuit de mystère et d'amour, des rumeurs passent, toute la nature entière tressaille et mêle sa voix lointaine à la voix des fidèles :

“Gloria in excelsis Deo”,

“Et in terra, pax hominibus”.

—o—

—Au retour à la maison bien chaude, on prend le traditionnel réveillon. Pendant que les hommes mettent le cheval à l'écurie et remettent la carriole, les femmes voient à ce que rien ne manque au repas préparé d'avance. Les tout-petits et les vieux, qui n'ont pu aller à la messe, sortent de leurs lits et s'approchent de la table et l'on passe une heure délicieuse dans l'atmosphère si douce du bon foyer.

—o—



J'arrive de chez nous où j'ai passé le jour de l'an.

J' y suis arrivé la veille à trois heures de l'après-midi. La soeur aînée était rendue avec son mari et son b^ené, la petite Léonie. Nous avons passé la soirée bien intimement, à causer sous la lampe, pressés les uns contre les autres.

Le matin du jour de l'an tout le monde est matinal afin de recevoir la bénédiction du père de famille.

Deux absences se font vivement sentir, nos deux petites religieuses, "St-Léon" et "St-Vincent", sont à leur couvent de Sillery. Leurs pensées et leurs coeurs sont avec nous en ce moment et, tout-à-l'heure, lorsque le chef de la famille élèvera ses mains sur nos fronts inclinés pour nous bénir, dans son esprit leur souvenir ému passera.

Grand'mère et Marie, la bonne servante sont restées à la maison pendant la messe pour préparer le diner du jour de l'an.

Nous avons fait des visites à nos amis du village et, à une heure et demie nous étions de retour à la maison.

Les Bouffard, les Gagnon et nos cousins Dion sont entrés en passant nous saluer et nous *la souhaiter bonne et heureuse.*

Dans l'après-midi, je suis allé, avec Denise, faire une visite à Mr et Mde Bouffard, mon parrain et ma marraine; nous avons aussi visité les Morin, sur la côte.

Je rapporte de bien bons souvenirs de ce voyage dans ma famille et, dans le cours de la longue saison qui commence, ces souvenirs me reviendront comme des messagers de chez nous et je reverrai les lieux et les êtres aimés.





Chère Denise,

Mon retour à St-P... s'est effectué heureusement et je me suis remis à mon travail avec plaisir.

Nous avons tiré le gâteau des Rois chez le notaire Lépine. La soirée a été charmante et le réveillon exquis. Une vingtaine d'amis étaient conviés à cette réunion. L'hospitalité des Lépine est si généreuse et si cordiale que c'est toujours avec joie que l'on accepte leur invitation.

Nos amis du "Lac-de-la-Roche noire" étaient là. Les de Verdun apprécient beaucoup l'hospitalité canadienne et ils sont vraiment touchés de notre empressement à leur être agréables.

Le *tirage du gâteau* donne toujours lieu à des scènes amusantes.

C'est mademoiselle de Verdun qui a tiré la fève; plus gracieuse reine ne pouvait être couronnée et nous l'avons bruyamment acclamée.

Mr Ferdinand Dubé a été désigné par le sort pour être le roi.

Mon bon vieux célibataire d'ami était ravi et lorsqu'il a offert le bras à sa reine pour la conduire à la place d'honneur, il a joliment nargué les convives plus jeunes, jaloux du précieux privilège qui lui échéait.

C'est avec un geste d'élégance rare qu'il déposa la couronne de gui sur la tête de l'héroïne.

Mr Dubé a de l'esprit et une fine culture, et le petit discours de circonstance qu'il improvisa était vraiment délicieux.

Le roi et la reine se sont montrés magnifiques pour leurs sujets; la reine a dansé comme une petite folle et sa majesté Ferdinand Ier, s'est prodigué royalement auprès des jolies jeunes filles qui ornaient sa cour éphémère.

A la fin de cette charmante soirée, Mr Emile Dodier a présenté aux demoiselles Lépine les félicitations et les remerciements des invités.

Vraiment, chère Denise, cette veillée des rois a été superbe.

J'ai fait quelques voyages aux chantiers de la compagnie P. B., aux Butons. J'aime ces courses dans la grande forêt enneigée, et il est absolument agréable de passer la soirée dans un camp de bucherons en compagnie d'une centaine d'hommes vigoureux, de bonne humeur et qui savent s'amuser en se reposant.

J'ai pris le souper à leur table. Si la cuisine de monsieur Corneau n'a pas le raffinement de celle de madame Dubois, elle n'en est pas moins saine et moins fortifiante.

Nous avons joué au *euchre* et je t'assure qu'il y avait de l'animation dans cette partie du

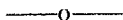
camp. A l'autre bout, on chantait des chansons canadiennes avec l'accompagnement d'un violon et d'un accordéon.

En entrant au camp, après leur journée de travail, les hommes font une toilette sommaire dans une pièce à cet effet et, dans cette chambre, ils déposent leurs habits et leurs chaussures trempés par la neige fondue, puis c'est le repas du soir.

C'est après le souper qu'on allume la pipe : c'est le meilleur moment de la journée.

On me prépare un bon lit de sangle dans une petite chambre bien chaude près des cuisines, et il faut voir avec quel soin madame Corneau surveille mon installation.

Je ferai assez souvent ce voyage dans le cours de la saison.



Demain, après-midi, les jeunes gens et les jeunes filles du village se rendront au Faubourg des Moulins. Le trajet se fera en raquettes par les champs en bordure du premier rang.

On descendra chez les Lebon où l'on prendra le souper; nous rentrerons après la soirée.

Cette course sur la neige, par la belle température dont nous jouissons, sera délicieuse.

On parle avec émotion de l'hospitalité des Lebon. Juge donc du bonheur que m'apporte cette perspective !

Tu voudrais bien savoir si mes amis du lac seront là : Eh bien ! réjouis-toi, ils sont déjà arrivés chez les Lambert.

Il y aura d'autres réunions : chez madame Savard et les demoiselles Fortier, chez madame Montminy, chez les Lambert, etc.

Ne crains-tu pas que ton frère, l'austère docteur, ne s'émoustille un peu fort ?

J'interrogerai mon sage Mentor sur ce grave sujet.

Je t'embrasse à tour de bras pour maman, grand'mère et papa.

J'ai l'honneur d'être "Ton frère pour la vie", comme dirait Friponne.





J'ai eu la visite de Mr de Verdun à mon bureau. En attendant le courrier, nous avons causé.

Il vient du nord de la France où sa famille a toujours habité. Il possède un bel hôtel à Nancy, place Stanislas.

En septembre 1882, son frère aîné était assassiné au Maroc; en novembre de la même année son seul fils mourait du typhus et M^{de} de Verdun, son épouse, succombait deux jours après son enfant. Elle avait contracté la terrible maladie au chevet du cher malade et paya de sa vie son acte de dévouement.

La douleur de Mr de Verdun fut immense et ces malheurs successifs affectèrent profondément sa santé.

Des amis s'empressèrent auprès de lui et on l'engagea à s'éloigner temporairement des lieux qui lui rappelaient sans cesse de trop cruels souvenirs.

Il confia à sa soeur, madame de Beaulieu, sa pauvre petite Claire, et il partit pour le Canada.

A Québec, il fit la connaissance de Mr l'Abbé Prévost. Le bon prêtre l'invita à son foyer du Lac de la Roche-noire et c'est dans cette douce

solitude qu'il passa les premiers moments de son séjour au pays.

La paix, les bons soins et l'affectueuse sollicitude du prêtre dévoué firent descendre en son âme un peu de courage et de sérénité.

C'est durant son séjour dans cette paisible retraite, qu'il fit la rencontre du chef de la puissante compagnie P. B. Celui-ci concéda à Mr de Verdun le droit exclusif de couper du bois de cèdre et de cyprès dans ses immenses limites forestières.

Le notaire Lépine le mit en relation avec ce que l'on appelle ici *un magnat de chemins de fer*. Celui-ci acheta de Mr de Verdun tous les dormants qu'il pourrait fabriquer.

De ce jour, il se livra éperdument au travail ; il dirigea lui-même cette entreprise, guidé par le notaire Lépine, excellent homme d'affaires.

C'était peut-être la fortune qui passait.

Il pensa à la chère enfant qui l'attendait, là-bas, et il songea à la faire venir près de lui.

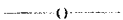
C'est pour elle qu'il allait travailler, c'est pour assurer un avenir exempt de soucis à la douce orpheline qu'il allait se fixer dans cette contrée un peu rude peut-être, mais si généreuse, si accueillante.

Avec un grand bonheur, Melle de Verdun consentit à venir vivre auprès de son père, sen-

tant bien que sa présence et ses soins affectueux lui feraient la vie plus belle.

Pour la recevoir convenablement, Mr de Verdun fit l'acquisition de la superbe maison de monsieur P... sur la rive gauche du Lac-de-la-Roche-noire. Il restaura cette propriété et avec un goût inspiré par son amour de père.

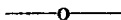
Au commencement de juin 1883, notre petite Claire et madame de Beaulieu arrivaient. Ce fut un beau jour pour ces êtres qui s'aiment si tendrement.



L'hiver expire, étouffée sous son vêtement trop lourd de neige. Déjà, l'eau gonflée de la rivière des moulins fait craquer la glace qui la gêne et, dans quelques jours, réduite en miettes, emportée par le torrent furieux, cette arapace s'en ira pour toujours. Notre bon soleil est résolument à l'oeuvre, il met de la chaleur dans l'atmosphère et fouaille impitoyablement les bancs et les monts accumulés dans la plaine et les vallées. Ils sont gentils les glouglous des petits ruisseaux qui glissent dans les brisures du sol plus tendre et là-bas, au fond du jardin, accrochée au tronc nu d'un érable, une tige de vigne sauvage se redresse et regarde en haut, vers la chaleur et l'espérance.

Notre-Dame-de-mars a passé avec sa bordée traditionnelle: dernier effort d'une saison qui part de mauvais humour; dans les érablières, on entend le bruit sec de la cognée entaillant légèrement l'aubier de l'érable canadien, pour que de cette blessure coule la sève.

Tout au bout du champ, sur le flanc du coteau, au beau milieu de la forêt, de ses feux allumés hier, la cabane à sucre lance des larges ondées de fumée grise chargée des bonnes senteurs du cèdre et du sapin résineux. C'est le bon printemps de chez nous qui arrive, tout joli, tout frais, tout plein de promesses de résurrection et de vie féconde.





A l'occasion du jour de l'an, les habitants du petit hameau ont présenté à Suzanne et Claire un superbe attelage composé d'un terre-neuve de pure race et d'une traîne sauvage fabriquée chez eux.

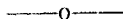
Ce cadeau généreux a été très apprécié par les jeunes filles, il va sans dire. Confortablement et chaudement vêtues de laine soyeuse, les pieds chaussés de mocassins, la tête couverte d'une tuque à la paysan, elles font de joyeuses randonnées sur le lac et s'amuse^{nt} follement à courir dans les sentiers entretenus par les bûcherons sous les arbres de la forêt.

Je les ai rencontrées revenant du hameau à une allure fantastique, soulevant dans leur sillage un revolin de neige légère.

Le chien robuste est très doux et il obéit docilement aux commandements de ses maîtresses. Celles-ci s'asseoient sur une peau d'ours dont elles relèvent les larges bords autour d'elles et saisissent solidement la corde fixée sur un bloc à l'avant. Tom, qui jappe d'impatience en agitant sa bonne grosse tête, attend le signal, puis, hop ! en avant ! et l'on s'élance.

Elles reviennent avec des buées blanches accrochées à leurs cheveux, des brises âcres flot-

tant dans leurs manteaux et des sourires brillant dans leurs yeux.



Pâques ! Joyeuses Pâques ! Les cloches de pâques sont revenues ; joyeuses, elles chantent, là-haut dans la tour :

“Le Christ est ressuscité,
Alleluia !”

Le Ciel répand le bonheur sur la terre et, de chaque poitrine, comme une clameur de victoire après une anxieuse attente, s'échappe les cris d'allégresse :

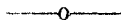
“Alleluia !” —

Dans chaque maison, au village, dans les rangs, à la campagne reculée, les enfants étonnés, les vieilles émues, sur le pas de la porte ouverte au printemps, écoutent pieusement le message des cloches aimées :

Alleluia ! Alleluia !

Par dessus les monts et la grande forêt d'érables, le clocher de chez nous regarde les autres clochers, ses amis, ses voisins, et, ne pouvant contenir la joie qui l'opprime, il reprend avec eux, en chœur, le refrain qui ne veut plus finir :

“Alleluia ! Alleluia !”



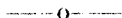


Madame Benjamin Roy, du premier, a mis au monde trois beaux enfants. Son mari ne me pardonnera jamais cet exploit.

La mère et les enfants se portent bien. Les petits ont été portés au baptême, dimanche, c'est-à-dire trois jours après leur naissance: il fallait bien prendre le temps de trouver des parrains et des marraines.

Cet évènement, plutôt rare, a provoqué beaucoup d'intérêt dans le paisible canton.

Ma petite mademoiselle Labbé va mieux. Les plaies de son cou se cicatrisent, son sang plus riche met du rose à ses joues et ses forces reviennent. Je n'ai plus de craintes.



Les lilas fleurissent sous ma fenêtre et les vignes, qui enlacent le berceau, verdissent.

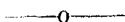
Mai est arrivé.

Les habitants sont aux champs pour les labours du printemps et, le soleil aidant, on commencera bientôt à jeter la semence en terre.

Les petits oiseaux du couvent ont donné un ravissant concert hier soir, accompagnés par l'orchestre du vieux pin. Dans le cimetière, des rumeurs harmonieuses circulent à travers

les feuilles nouvelles, et les petits chanteurs recommencent dans le recueillement de ces beaux soirs, leur *de profundis* interrompu par l'hiver.

Ouvrons largement nos fenêtres et laissons pénétrer chez nous le souffle parfumé du joli mois des fleurs.



Vite, docteur ! c'est pour Melle Claire qui se meurt ! C'est Friponne toute en larmes qui m'annonce cette foudroyante nouvelle comme je sortais de l'église après un exercice du mois de Marie.

“Melle Claire qui se meurt !”

Je fus un instant étourdi, affolé, attéré.

Melle Claire qui se meurt !

Un messenger de Mr de Verdun m'attend pour me confirmer la lugubre nouvelle : un accident, un coup de fusil qui a éclaté...

Je laisse là le messenger et son cheval épuisé, couvert d'écume et je saute dans ma voiture.

La jument, nerveuse, se cabre sous le coup de fouet qui lui cingle les flancs et, au grand galop, elle s'élance.

Dans ma tête résonne le cri navré de Friponne...

— Plus vite, “Belle”, plus vite, encore !

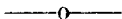
La côte du deuxième est franchie.

— Plus vite, "Belle", allons ! hop ! plus vite !

Nous tournons le troisième et, comme un ouragan, nous dévorons l'espace.

La vaillante bête ne fléchit pas un instant et elle va, elle va toujours.

La croisée des chemins des Butons est loin en arrière et nous plongeons sous le dôme de la forêt. Un instant de repos, une minute pour la bête et, plus vite encore elle bondit, éperdue, pendant que de là-bas, des bords du lac il me semble entendre des voix qui me crient : Melle Claire se meurt ! au secours ! plus vite ! plus vite !...



Je pénètre dans la maison silencieuse et sans lumière ; près de la grande porte, écrasé sous une immense douleur, Mr de Verdun, immobile, d'un geste prolongé m'indique la pièce voisine, le boudoir et je l'entends murmurer : mon petit, mon pauvre petit !

Sur le divan, une forme encore toute gracieuse est étendue.

La tête très pâle se détache sur la blancheur de l'oreiller ; les yeux sont à demi fermés, la poitrine se soulève péniblement sous l'effort d'une respiration haletante. D'une blessure à

la tempe droite un filet de sang coule et inonde l'épaisse chevelure qui se déroule sur le drap du divan.

Melle Lambert, comprimant des sanglots qui l'étranglent et comme pour la retenir, tient dans ses mains les mains déjà glacées de sa pauvre petite amie.

Le crâne est fracassé, l'artère temporale est déchirée et la matière cérébrale est profondément lésée.

L'hémorragie est incontrôlable et le sang coule, coule toujours en petits jets saccadés. Je suis navré de mon impuissance : je ne puis rien faire pour retenir cette vie qui s'échappe.

Paul et l'Abbé, à genoux, pleurent tout bas ; madame de Beaulieu, comme une ombre, s'approche doucement de son frère anéanti et verse dans son cœur les flots de la grande pitié qui inonde le sien.

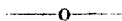
Lentement, Mr de Verdun ouvre ses bras et il étreint sur sa poitrine la chère femme qui éclate en sanglots, pendant qu'il repète sa plainte : mon petit, mon pauvre petit.

—Le sang coule, coule toujours, traçant sur le front si blanc une ligne rouge qui va s'élargissant ; la figure est plus pâle, les mains sont plus froides, les yeux s'éteignent... la mort est là, toute proche...

—A la douce enfant qui s'en va, l'Abbé va administrer le sacrement des mourants.

On allume des cierges bénis et, autour de la couche funèbre on s'agenouille pieusement pendant que le prêtre fait les onctions saintes.

—Sous la clarté pâle des cierges on voit les traits chéris s'altérer, le souffle est à peine perceptible et, comme le bon prêtre, de sa main bénissante, trace un dernier signe de croix, le petit corps tressaille dans un dernier spasme et comme un parfum suave, le dernier soupir s'exhale.



C'est Suzanne qui m'a fait le récit de l'accident.

—Claire ^{était} est une très habile tireuse à la carabine. Rôder au bord de la forêt, seule ou en compagnie de son père, à la recherche de quelque gibier lui causait toujours un grand plaisir.

Comme à l'ordinaire, elle est sortie ce soir, sa petite carabine sur l'épaule et, comme elle franchissait la passerelle sur le ruisseau, je l'ai vue qui, de la main, envoyait des baisers à son père.

Elle appela Tom et le chien s'élança dans sa direction. Cinq minutes à peine s'étaient

écoulées que j'entendais une détonation, puis un long gémissment me remplit d'épouvante et de douleur; je vis deux bras battre l'air, et un pauvre petit corps s'affaisser.

Paul ! criai-je, Claire, là-bas... vite !

En un clin-d'oeil nous étions arrivés.

Mr de Verdun, avec d'infinies précautions, relevait le corps inerte de sa chère enfant. Le côté droit de la figure était noirci et un flot de sang s'échappait de la tempe et coulait jusqu'à terre.

J'enlaçai de mes bras la pauvre tête ensanglantée et nous restions là, immobiles, anéantis. quand Paul m'attira à lui et, doucement, on se dirigea vers la maison.

Paul, à la course, dépêcha un courrier vers vous et sauta dans une embarcation pour quêrir l'abbé Prévost.

Madame de Beaulieu faisait mal à voir : inclinée sur son enfant chérie, elle baisait son front, ses cheveux, ses mains, pendant que Mr de Verdun, les yeux rivés sur les traits meurtrés, ne prononçait que ces mots angoissés :

Mon petit ! mon pauvre petit !

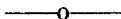
Aux premières lueurs du matin, avec Paul et monsieur François, j'ai visité l'endroit où la petite est tombée.

A l'orée du bois, la tête enfouie entre ses deux grosses pattes et l'oeil vigilant, Tom est couché sur un petit chapeau de toile blanc. Un mouchoir de fine toile git dans une petite mare de sang, vision rouge, qui tire nos yeux comme une macabre hantise.

Les débris de la légère carabine sont dispersés ici et là.

Dans notre imagination, nous refaisons la scène tragique et, comme nous revenons à la maison, notre âme souffre d'une immense douleur et, pitoyablement, à chaque pas, notre tête se tourne et nos yeux cherchent toujours la tache rouge, là-bas, sur la mousse...

Et Tom, l'oeil vigilant, fait sa garde fidèle, pendant que, à l'aurore, le soleil se lève pour éclairer ce jour de grande détresse.



Le directeur des pompes funèbres est venu. Des lueurs de cierges éclairent la chambre où repose la petite morte, et, par la grande fenêtre, les rumeurs de la forêt toute proche s'in-

introduisent avec l'odeur fraîche des lilas nouveaux.

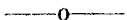
Dans la chambre voisine, des vieilles femmes et des jeunes filles, venues du petit hameau, prient et pleurent doucement.

Témoignage touchant de leur piété, elles ont apporté des monceaux de verdure et de fleurs sauvages de chez elles pour les déposer aux pieds de celles qu'elles appelaient "la bonne mademoiselle Claire".



Mr de Verdun confie au notaire Lépine le soin de régler toutes ses affaires.

Avec Mde de Beaulieu, il retourne dans son pays pour déposer dans la terre française, tout près de sa mère, le corps de son "pauvre petit".



Il fait un délicieux matin de fin de mai et le cortège funèbre sort lentement de l'avenue. A la suite de Mr de Verdun, écrasé sous le poids de sa mortelle douleur, nous escortons la précieuse dépouille.

Comme le cortège s'éloigne, la cloche de la petite église, plaintive, tinte ses glas :

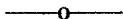
—Dong ! dong ! Va, douce enfant, laisse ma voix éplorée t'adresser un suprême adieu.

—Dong ! dong ! Va, Claire bien aimée, laisse ma voix suppliante monter vers le bon Dieu comme une ardente prière.

—Dong ! dong ! Va, petite amie, que ton âme parfumée des senteurs de chez vous, reviennent quelquefois planer sur nous et nous bénir.

—Dong ! dong ! Va, mon petit, mon pauvre petit ; et les derniers glas s'éteignirent comme nous entrions sous la grande forêt.

—Et sur les fleurs du hameau, recouvrant la bière, descendit l'ombrage des premières feuilles.





Je suis revenu au Lac prendre ma part de la douleur qui s'est abattue sur mes pauvres amis.

Avec Suzanne et Paul, j'ai passé la journée à l'Abbaye. Monseigneur Taschereau a prié l'abbé de rester à son poste de missionnaire auprès des colons du cinquième, des bûcherons de la compagnie et des pauvres gens du petit hameau.

Paul et Suzanne rentreront dans leur famille et un homme de confiance dirigera l'entreprise si heureusement commencée.

Nous revenions à dix heures du soir. En passant devant la triste maison close, nous nous sommes recueillis pieusement comme en face d'une tombe et pendant que, à travers l'espace, notre esprit se portait à la recherche de l'absente, nous sentions passer tout près de nous, flottant dans le murmure enveloppant de la nuit, l'écho de la voix à jamais éteinte qui nous chantait encore une fois le refrain du "Val-lon" :

"Repose-toi, mon âme",
et la voix étouffée de Mr de Verdun, murmurant sa plainte :

Mon petit, mon pauvre petit !